LE

DOCTEUR ROUGE.

Paris. — Imprimerie de BOULÉ et Cᵉ, rue Coq-Héron, 3.

LE

DOCTEUR ROUGE

PAR

JEAN LAFITTE,

Auteur des Mémoires de Fleury.

L'incompréhensible n'est pas l'absurde.
FRÉDÉRIC II.
OEuvres complètes.

III

PARIS,
AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,
QUAI MALAQUAIS, 15.

1844

XVIII

RETOUR A LA VIE RÉELLE.

Mathilde s'appuya sur moi. Si je la soutenais, il y eut un instant où je fus guidé par elle. Mais nous eussions été prisonniers dans les détours que nous parcourions, ou nous

y eussions fait une halte forcée dont on peut deviner les conséquences, si l'ardeur de ceux qui suivaient ou la douairière ou le maréchal n'eût fait se précipiter vers le pavillon la masse entière de courtisans.

Ainsi le corridor fut dégagé pour quelques secondes. A tous risques, nous y courûmes.

Je supprime les détails de cette route si souvent parcourue ; Je vais au but. Ce mouvement de va-et-vient peut fatiguer un auditeur, si bénévole qu'il soit, et c'est ici que je regrette de n'être point habitué aux artifices que M. le docteur de Wald-Hust me reproche ; mais à défaut de transition heureusement étudiée, j'arrive à la grille du château.

Je me retrouve encore là sous le costume de templier avec lequel j'ai donné le change aux gardes. La reine est ensevelie dans un domino coquet ; ses jolis petits pieds ont à peine touché la terre; je l'enlevais à chaque pas. Si ce n'avait été la reine, je l'eusse prise dans mes bras et je suis sûr que je l'aurais portée comme un enfant.

— On n'entre pas! nous cria la sentinelle.

— Voici un obstacle auquel nous n'avons pas pensé, dis-je tout bas à mon illustre protégée, qui tremblait sous mon bras, la pauvre jeune femme !

Je me remis pourtant. Je ne sais si la scène

que je venais de voir, si la grande possibilité de la puissance qui venait de m'être révélée avait jeté dans mon âme force ou exaltation, présence d'esprit qui fait réussir les témérités ou folie qui fait braver les périls; mais je répondis résolument au second « On n'entre pas! » plus brutal que le premier :

— En vérité ! et pourquoi s'il vous plaît ?

— Il y a de nouveaux ordres... ils viennent de la reine-mère ceux-là... Oh ! oh ! il se passe des choses auxquelles on ne s'attendait pas ! Pour ce qu'il y a à faire là haut, on trouve sans doute assez de danseurs... On n'entre pas! voilà tout.

— Appelez le chef de poste, ripostai-je sans me déconcerter.

— Qu'y a-t-il ? dit un bas officier qui fumait sa pipe à quelque distance.

— Il y a, répondis-je, qu'on refuse la porte à ceux qui sont porteurs de cette bague dont tout partisan de sa majesté Marie-Julie doit reconnaître les armes souveraines.

Je ne sais si le chef de poste reconnut le bijou ou s'il fit semblant de le reconnaître, mais, soit crainte ou conviction, il porta respectueusement la main à son chapeau et fit un signe à la sentinelle.

— Passez, madame, dis-je à la reine, et rendez cette bague à qui vous devez la rendre.

Le sergent du poste dut croire à une secrète mission ; il se tint discrètement à quelques pas. La reine quitta mon bras ; j'entendis un remerciement, une promesse de ne point oublier ; puis, comme si la situation actuelle eût ressemblé pour elle à ce point tragique si connu de l'histoire d'Angleterre, la fille de la maison de Hanovre se rappela le mot de Stuart ; elle plaça doucement son doigt sur sa bouche et me jeta pour adieu le mot célèbre :

— *Remember!*

C'était jouer de bonheur, car si, — comme je devais le savoir bientôt, — messieurs les gardes du roi, qui avaient, là haut, emprisonné avec tant de bonne volonté le chevalier hongrois et si légèrement laissé échapper le chevalier de Malte ; si, dis-je, ces messieurs n'avaient pas été encore dans la bonne foi, faisant toujours un vigilant blocus devant une chambre vide, j'étais pris à ce moment, et la reine que j'accompagnais était scandaleusement arrêtée ; mais il est des heures favorisées où l'action dans laquelle vous êtes engagé semble prendre un galop qui vous fait franchir les mauvais pas en vous empêchant de penser et de prévoir, chose souvent funeste.

Mon premier soin, après avoir quitté la

reine, fut de me mettre hors de portée des allées et des venues qui se faisaient autour du château. Fatigué de corps et d'esprit, je ne pus m'éloigner beaucoup. Je fis halte dans un coin reculée du parc et m'assis sur un banc, commençant à délibérer avec moi-même.

Trois heures sonnèrent.... trois heures! n'était-ce pas le moment désigné où chacun devait se démasquer dans les salons du bal? Ainsi la jeune reine avait dû s'y montrer à temps.

C'était un point heureux de gagné dans la série des cas fortuits de cette soirée; mais Struensée, que lui était-il arrivé après mon départ? Et ces gens auxquels nous avions eu

le bonheur d'échapper et qu'il avait attendus, lui, qu'avaient-ils fait ? ne l'avaient-ils pas saisi, dépouillé? Dans cette dernière supposition, et si ses lettres à Mathilde étaient à présent en la puissance de ses ennemis, qu'y avait-il de gagné ?

Ainsi la destinée n'avait donné un moment de répit aux deux amans que pour se jouer d'eux et les perdre avec plus d'éclat ! Pourquoi ne m'étais-je pas emparé de nouveau de ces papiers ? Au moment de fuir, je le pouvais ; mais qui de nous avait pu y songer? étourdis par ce que j'appellerai le coup sur coup des événemens, qui de nous avait pensé? qui de nous avait eu le temps de prévoir ?... Je m'arrête : voilà je suis en contradiction avec ce que je viens

de dire : prévoir est donc bon à quelque chose ?

Qui le sait ? Par exemple, à présent, par quelle combinaison intelligente me tirerai-je du cercle fatal où je me suis si singulièrement enserré ? Certes, je m'étais dégagé jusqu'alors avec assez d'à-propos ; mais cette lutte, pourrai-je encore la soutenir ? ne devais-je pas enfin être pris, soit qu'on suivît les traces du docteur Mesmer, prisonnier évadé, soit qu'on suivît celles de l'inconnu du bal, Sosie du ministre et présumé son complice ?

Ma situation était assez bizarre pour me faire regretter de n'être point en prison ; mais comment y pénétrer sans mon guide ? Harcelé

par les circonstances, Struensée n'avait pu me donner toute ma consigne; d'un autre côté, épouvanté du remue-ménage qui s'était fait aux alentours de ma demeure, Wisby, déjà impatient à m'attendre, — ainsi que, dans sa vision, l'avait aperçu le somnambule, — Wisby, dis-je, avait dû penser qu'un obstacle imprévu m'avait empêché de le rejoindre, et sans doute, il s'était déterminé à rentrer dans la citadelle.

J'étais cruellement embarrassé!

Cependant il me fallait un gîte; je ne pouvais pas rester là jusqu'au jour. Depuis longtemps le château, dont toutes les lignes d'architecture avaient été éclairées du feu des

lampions, n'apparaissait plus que comme une gigantesque masse noire; le roulement des carrosses s'éloignait dans toutes les directions.

J'étais transi. La doublure d'or de mon pardessus faisait froid à mon imagination, autant que l'air vif de la nuit glaçait mes membres; il fallait prendre un parti et conclure... — A tout hasard donc, me dis-je, j'irai souper et me reposer chez moi.

Cette audacieuse détermination arrêtée, on s'imagine bien que je me gardai de rentrer par l'éternel passage. Il n'y eût eu pour moi aucun risque à courir, que cette fois j'aurais pris par les rues. Je sentais le besoin de revenir à la vérité de la vie usuelle, ne

fût-ce qu'un instant. Il me semblait qu'à côtoyer seulement le pavillon aux scènes mystérieuses, j'y laisserais quelque chose de ma raison, et j'avais trop à en faire l'emploi désormais pour la laisser entamer encore, du moins volontairement.

La chambre de Marianne donnait sur la rue ; je ne heurtai point avec le marteau, dans la crainte d'éveiller les voisins. Je frappai sur les volets avec la perspective de frapper longtemps, car je connaissais le sommeil solide et imperturbable de ma ménagère. Si j'avais réfléchi que les bruits du pavillon avaient dû venir jusqu'à elle, je n'aurais pas été surpris de l'entendre me répondre aussitôt.

— Qui est là ? dit-elle timidement en parlant à travers le double obstacle de la croisée et du volet.

— Moi, Mesmer ! moi, ton maître !

— Monsieur Mesmer ! est-il possible ? Répétez... est-ce bien vous ?

— C'est moi-même.

— Attendez... Je vais allumer la lampe.

Et Marianne me laissa là sans ouvrir encore. La surprise et la joie rendaient sans doute la pauvre fille tremblante ; car elle n'en finissait pas. J'allai secouer la porte pour faire qu'elle se hâtât ; enfin elle ouvrit ! Mais quand je vou-

lus entrer, je vis sa vieille figure se rider d'effroi. Je compris bien vite que mon déguisement de carnaval faisait son effet.

Quand on a vu partir un paisible docteur, on doit être étonné de voir revenir un templier fantastique, n'eût-on pas la naïveté de Marianne.

— Je viens du bal, lui dis-je pour la rassurer.

— Du bal !... Mais monsieur était en prison... Moi qui me suis fait tant de chagrin quand on est venu me l'annoncer !

Et elle avait l'air de regretter quelque chose de perdu.

— C'est, Marianne, lui dis-je, le fait d'un bon cœur et d'une gouvernante attachée. Mais tu pourras reprendre ton chagrin, car, quoique tu me voies, je ne suis pas de retour.

Ma ménagère ébahie recula.

— C'est-à-dire qu'il ne faut pas qu'on sache que je suis de retour me hâtai-je d'expliquer... Je serais perdu si on le savait... Comprends-tu ?

— Je comprends! je comprends !... c'est-à-dire que je crois, depuis hier, avoir perdu la tête ; ça a commencé par le duel de monsieur, puis ensuite est venue la nouvelle qu'il était enfermé dans la citadelle... Quelle jour-

née, mon Dieu! et si vous saviez quelle nuit!... là, près du pavillon...

— J'étais dans ce pavillon, Marianne.

— Vous!... vous étiez là?... Vous ne revenez donc pas du bal?

— Je reviens du bal.

— Au nom du Père! du Fils et du Saint-Esprit!...

La pauvre fille faisait un signe de croix; c'était sa coutume lorsqu'elle avait peur, ou lorsqu'elle entendait quelque chose de surnaturel.

— Tout ceci est un mystère que je te confierai plus tard, ma bonne ménagère. En attendant, fais-moi bon feu, bassine mon lit; du vin! de bon vin, cette fois!... Regarde aussi ce que tu as dans ton buffet... Du zèle pour quelques heures encore, mais demain, quand je serai parti... souviens-toi bien que je ne suis pas venu.

Marianne était une de ces créatures en qui Dieu a tout mis dans le cœur. Ce que je lui disais de mon danger suffisait, sans que j'eusse besoin de sa promesse; et puis, je parlais de manger, de boire, de me chauffer, de me coucher : c'était pour elle tout autant de points rassurans auxquels elle se prenait comme à une espérance.

Cependant le feu brillait et l'excellente fille s'occupait tantôt de mon lit, tantôt de mon repas; elle versait dans mon verre un grand coup de vin que je buvais comme jamais elle ne m'avait vu boire. Elle se réjouissait de me voir là, et moi j'étais heureux à la regarder. Je reprenais possession des quiétudes de la vie quotidienne, la figure toute insignifiante de la vieille fille me plaisait; je trouvais du charme à la voir dans ses occupations de ménage.

Après les choses inouïes qui m'étaient arrivées, je me reprenais à vouloir aimer les choses ordinaires, comme on aime le repos après la vie d'aventures. Ainsi, moi qui jamais ne remarquai rien de tous les petits

soins, de toutes les imperceptibles nuances d'attention dont on entoure l'existence d'un homme et dont se préoccupent ceux que le bonheur ou la fortune ont commis à veiller sur lui, je me prenais à m'intéresser à tout : un petit meuble dérangé et mis à sa place, mes pantoufles chauffées, ma fine chemise dont le feu aspirait le reste d'humidité, tous ces menus détails, inappréciés hier, me semblaient bons aujourd'hui. Il me tardait même que le jour vînt pour regarder, bien caché derrière les rideaux, la façade des maisons de vis-à-vis. Je me faisais un plaisir d'être là au moment où les contre-vents seraient poussés par la main robuste de l'ouvrier ou entr'ouverts par la main plus délicate de sa femme. Que dirai-je? j'étais enfin

chez moi comme un voyageur après de longues années de voyage, lequel reprend connaissance d'un monde qu'il a quitté.

Ce n'est pas qu'à présent j'aimasse la vie vulgaire ; ce n'est pas que je dusse l'aimer le lendemain, mais il fallait me dégager le cerveau et reprendre pied sur le terrain de tous les jours ou perdre la tête à force d'illusions illustres et de solennelles réalités.

J'avais quitté mon costume à deux fins et je m'étais enseveli dans ma plus vieille robe de chambre, y cherchant des idées bien terre-à-terre. Marianne allait et venait ; mon petit couvert était mis ; le déjeûner de la veille,

bien réchauffé, allait enfin être mangé; mais il était écrit que, semblable à celui pour lequel on le préparait, ce déjeûner passerait par bien des alternatives, sans arriver à sa destination.

— Qu'est-ce donc, Marianne? dis-je en voyant entrer ma gouvernante tout effarée.

— Quelqu'un qui vient d'arriver là, en bas, tout-à-coup, comme s'il tombait des nues.

— Quelqu'un!... mais qui?... Comment est-il fait ce quelqu'un?... T'a-t-il dit son nom?... Quelle mine a-t-il?... Que veut-il?...

— Je ne le connais pas ; il n'a pas voulu se nommer. Il se dit votre ami ; mais ce qui m'étonne, c'est qu'il arrive par le jardin.

— Tant mieux ! ce ne saurait être un officier de justice. Ceux-là entreraient sans façon par la porte de la rue.

Je venais de dire ceci tout haut à Marianne, mais il faut être juste, ce n'était qu'une réflexion rassurante que je m'adressais à moi-même.

— Ce que dit monsieur est vrai, repondit la bonne fille. Je pense aussi que c'est quelque jeune seigneur. Il a demandé si M. Mesmer était ici. J'ai voulu assurer que vous étiez

toujours en prison, ainsi que vous me l'aviez recommandé quand on viendrait s'informer de vous...

— Et je n'ai voulu ni croire ni écouter votre gouvernante, me dit Struensée qui parut.

J'eus un moment de joie. Ainsi donc le jeune ministre s'était tiré de tous les piéges de la nuit! Il me comprit et me serra la main; puis se tournant vers Marianne, dont la curiosité n'était pas le moindre défaut, il lui présenta une bourse.

— Silence! lui dit-il.

Ma ménagère fit une révérence sans proférer une parole de remerciement comme première preuve de sa docilité.

— Montez un couvert de plus, lui dis-je, en la voyant sortir.

Quand nous fûmes seuls :

—En vérité, je vous admire! me dit Struensée, il s'agit bien de s'attabler tranquillement et de trinquer avec un ami... Vite! vite! prenez vos papiers importans... et suivez-moi.

— Quoi! lui dis-je, n'avez-vous pu con-

jurer l'orage?... Etes-vous proscrit; on vous cherche peut-être?

— Je suis toujours ministre; ma puissance est plus ferme que jamais. C'est vous, vous seul, que le plus grand danger menace.... Mais commençons par brûler cet habit.

Il jeta aussitôt sur les charbons ardens l'habit de bal dont l'étoffe s'enflamma. Je vis les galons se tordre et le métal en fusion couler dans les cendres.

— Je comprends, dis-je; il s'agit de retourner sans bruit en prison, afin de purger légalement cette affaire de duel; mais ceci n'est pas bien effrayant, et grâce à vous...

— Plût à Dieu qu'il s'agît seulement de ce duel !... Vous êtes accusé d'un assassinat.

— Moi ! m'écriai-je à ce coup plus terrible et plus imprévu que les autres.

— Et je ne puis vous défendre, répondit aussitôt Struensée avec une douleur qui me fit l'absoudre de tous les maux qu'il me causait. — Que n'avez-vous pu rentrer dans la citadelle ! Ce matin vous eussiez été libre. J'interposais mon crédit auprès des magistrats ; c'était une affaire de forme... Mais la fatalité qui me poursuit dans mes amis pèse sur vous... L'on vous accuse d'un meurtre, de complicité avec Muller.

— Oh! ma raison! ma raison! dis-je, en prenant mon front à deux mains.

— Cette nuit, poursuivit rapidement Struensée, une sentinelle a été égorgée dans le préau de la citadelle; celui qui a fait le coup, c'est Muller.

Pendant que j'écoutais immobile et cloué sur place :

—Oui, Muller, ajouta-t-il, Muller, cet espion que je tenais là depuis le temps que vous savez, avait déjà essayé de plusieurs évasions. Or, cette nuit, où toute surveillance avait été endormie pour vous conduire sans obstacle au bal de la cour, ce misérable, qui s'est rendu habile à connaître des symptômes inaperçus pour d'autres, ce Muller, quoique

soigneusement surveillé, était à l'affût. A l'aide d'un couteau qu'il était parvenu à cacher, il a détaché la serrure de sa loge. Il s'est glissé dans l'ombre... Savait-il que vous deviez sortir? je ne le puis croire; Wisby et Théodore étaient seuls du secret. Je crois plutôt au hasard. Le silence des chiens a dû lui donner l'idée de tenter cette nuit une entreprise sans doute préparée depuis longtemps. Mais, de son point de départ, et pour arriver aux arcades que vous-même avez longées avec Wisby avant de sortir, il lui fallait passer devant une sentinelle; sans doute il s'est jeté sur elle à l'improviste, et de l'instrument qui l'avait délivré, il l'a poignardée.

— Le misérable! Et cette sentinelle qui se

promenait si régulièrement, c'était lui sans doute qui venait de faire tomber le soldat.... Ah ! je m'explique le cri d'angoisse que nous avons entendu d'abord, et, ensuite, le sang-froid de celui qui avait pris la place du malheureux assassiné.

— Malgré les précautions de votre marche, Muller vous avait-il entendus et pensait-il, au bruit de vos pas, qu'on sortait du corps-de-garde ? Quoi qu'il en soit, qu'il vous ait suivis à la trace au moment de votre sortie ou qu'il ait su trouver quelque issue à lui connue, Muller s'est échappé. Quant au factionnaire, lorsqu'on est venu le relever, on l'a trouvé froid, frappé au cœur. Vainement a-t-on a cherché sur les remparts, vainement

les nombreux détours de la prison, ont-ils été explorés rien n'a mis sur la voie. L'officier a demandé enfin que toutes les cellules lui fussent ouvertes. Chacun était sur sa paille et dans ses fers.... Muller et vous seulement manquiez.

— Grand Dieu ! ainsi me voilà confondu avec un misérable qui espionne et tue.

— Pas de réflexion ici.... on peut venir d'un moment à l'autre... Quittons d'abord cette maison.

Il me poussa devant lui, alla dire un mot à Marianne, pauvre fille que je n'ai plus revue ! me rejoignit et m'entraîna.

XIX

AMOUR POUR LA REINE.

Quatre jours s'étaient passés depuis que j'avais suivi Struensée ; j'avais trouvé un asile chez son ami Fersen, j'étais à l'abri de toutes les recherches. Un seul domestique

éprouvé savait ma retraite; on lui avait dit que je me cachais à cause d'un duel qui me compromettait, et l'on s'en était tenu là.

J'étais dans la plus complète ignorance de ce qui s'était passé et de ce qui se passait encore, et je pouvais faire à mon aise des réflexions philosophiques sur l'avantage que l'on retire de l'amitié des puissans et sur la récompense que l'on peut espérer en se rendant pour eux docile au point de mettre en jeu sa propre existence.

Toutefois, ce n'était pas à cela que je songeais. Struensée avait voulu me réconcilier avec ma situation, et jamais isolement ne fut plus occupé que le mien. Le magnétiseur avait

mis sous ma main la fameuse cassette que je n'avais point pensé à emporter chez moi, mais, cette fois, elle n'était pas vide! cette fois les papiers qui en avaient été soustraits s'y trouvaient tous!...

C'était l'histoire détaillée de mes recherches à moi-même, des débats de Struensée, de ses expériences, de sa conversion, de ses essais, de ses tâtonnemens; c'était le pas à pas du somnambulisme, et enfin l'histoire de la grande journée où le premier malade s'était endormi et avait vu.

Je la tenais donc enfin cette science tant cherchée!... Du magnétisme minéral qui n'était qu'une interrogation, j'étais enfin venu

à connaître le magnétisme de l'homme sur l'homme ! Que de fois je l'avais soupçonné ! Que de fois, cherchant à me dégager du matériel de mon système, je m'étais dit que le miracle d'Elisée, qui se couche trois fois sur l'enfant mort de la veuve, touchait à mes recherches par quelque point inconnu.

Et c'était Struensée qui devait soulever le voile mystérieux ! Qu'importe, si je devais enfin voir comme lui et avec lui !

Déjà la scène merveilleuse dont j'avais été témoin m'avait donné la clé de la science. Mais à cette lecture, à ces choses inouïes, je me trouvais comme ces conjurateurs qui, ayant appris les obscures syllabes d'une langue qui

n'a pas d'analogie et qu'ils savent seulement avoir une puissance d'évocation, lancent courageusement aux quatre coins du globe la puissante formule, et voient apparaître aussitôt l'intelligence redoutable qui leur explique le livre où ils ont étudié ces mots et la force dont ils sont doués. J'étais tour-à-tour tremblant et ravi de ce que je venais d'apprendre. Quel puissant secours la médecine allait demander au magnétisme ! L'art d'apaiser et d'éteindre les souffrances de l'homme était donc trouvé !

Je n'avais entendu encore que les interrogations de Struensée à Christian ; mais, dès lors, j'avais deviné jusqu'où l'on pouvait aller dans cette voie. L'œil qui voit le passé, qui

pénètre l'avenir, qui traverse l'épaisseur des murailles, pour lequel disparaissent l'espace et le temps, n'apercevra-t-il pas, à travers le tissu dont se couvre la charpente humaine, le mal qu'il faut sonder, la plaie cachée qu'il faut guérir?

Il est des heures lucides où un mot dit tout, où une expérience prouve toutes les expériences qui doivent se succéder ensuite : j'étais arrivé à cette heure suprême.

Dois-je le dire cependant! Si le médecin était heureux en moi, l'homme était épouvanté, et cette épouvante, l'on se souviendra que Struensée l'avait partagée.

Tant de puissance était effrayante, en effet; sans compter l'abus qu'une âme perverse pouvait en faire, que de mystères à envisager pour une âme timide! Donner le magnétisme à l'homme, c'est donner au faible corps de la colombe la vaste envergure de l'aile de l'aigle.

Avec le magnétisme, l'homme est à la fois sur la terre et au delà de la terre, dans son âme et au delà de son âme.

Pour le somnambule lucide, le cœur de l'homme n'est-il pas à nu comme son visage? Son avenir n'est-il pas visible comme son présent?

Qu'est-ce donc, mon Dieu ! que cette divination ? Que de questions elle soulève ! La vie a-t-elle donc sa pente fatale ? La dignité de l'homme est-elle destinée du libre choix de ses actions ?

O mystère ! ô profondeur !... l'arbre de la science sera-t-il donc toujours funeste à ceux qui y porteront une main téméraire (1) !

Jamais découverte née d'hier ne fit éclore tant de questions. Le merveilleux semble n'être pas à sa place dans la main de l'homme, et quand il le tient, c'est un parvenu qui se glorifie devant le monde, mais qui s'étonne et se fait peur à part lui. J'étais à faire ces réflexions ou d'autres semblables, le soir du

quatrième jour de ma retraite chez M. de Fersen.

Peu à peu je m'étais laissé envahir par la recherche des mille problèmes qu'un seul fait important soulevait en moi. Je ne m'apercevais pas que le vieux valet, mon gardien, attendait depuis long-temps. Je n'avais pas entendu qu'il m'avait parlé et que bien souvent il avait tisonné et renouvelé le bois du foyer.

Cependant quelque chose d'inusité et d'extraordinaire finit par attirer mon attention. Je vis voltiger devant mes yeux un carré de papier, lequel, d'abord paisible sur la cheminée, s'en détacha en faisant un petit bruit de feuilles froissées. A ce premier mouvement

succédèrent plusieurs autres mouvemens qui décrivirent sur l'espace de lentes paraboles ; puis, quand j'eus regardé dans l'attitude d'un curieux préoccupé qui suit machinalement le vol lointain de quelque oiseau, cherchant où il ira se percher, je vis le carré de papier s'avancer vers moi jusque sous mon nez.

Ce fut alors que, tiré de ma rêverie, j'aperçus la main lourde du domestique me présentant une lettre à laquelle il avait fait faire de bizarres manœuvres pour concilier le respect qu'on lui avait dit d'avoir pour moi avec la nécessité de s'acquitter de sa commission.

Une lettre, une lettre de Struensée ! Pour-

quoi n'est-il pas venu lui-même ?... Je le saurai. Lisons :

« Vous la connaissez maintenant, cette puissance qui a conduit le fils du pauvre pasteur d'Altona jusque sur les marches du trône, je devrais dire jusque sur le trône : vous avez entendu Christian s'écrier que j'usurpais la couronne de Danemarck.

Il a bien dit, le pauvre somnambule! La couronne de Danemarck m'appartient... le magnétisme me l'a donnée, et fasse le ciel que je la conserve au moins un an encore ! Fasse le ciel que ce temps me soit accordé pour jeter autour de moi la semence qu'aucun vent d'orage ne disperse plus! Alors, fallût-il monter

sur l'échafaud pour voir de plus haut si elle germe sous l'œil de Dieu et sur une terre libre, alors je crierai mon hosannah!...

N'aurai-je pas assez fait pour le travail d'un homme? J'aurai constitué la grande famille danoise, j'aurai retiré le diadème de l'armorial de la noblesse, j'aurai mis le pavois sur les solides épaules du peuple, et, désormais, entre lui et son royal magistrat, il n'y aura plus que l'épaisseur de ce pavois même.

Que je meure donc à l'heure où mon œuvre sera accomplie! je mourrai sans peur, car je saurai que je vais vers la justice... mais peut-être ce ne sera pas sans regret, car j'aime sur cette terre.

J'aime de toute l'exaltation de mon âme ! Il faut aimer comme j'aime pour être resté au poste où je suis. Ma vie a commencé si franche et si riante ! il est si bon d'être né pauvre et de tout conquérir ! Mais heureux qui borne ses succès ! heureux celui pour qui le mot « réussir» ne flamboie pas toujours, dévorant sa tête et son cœur!

Je règne à présent au prix de l'abdication de toute joie et de tout bonheur. Je règne par la guerre ; guerre franche et ouverte de mon côté, guerre sourde et hypocrite de la part de mes ennemis. Il n'est pas un abus de cour qui ne s'arme contre moi de la coupe et du poignard ; mais la coupe ne peut pas approcher de mes lèvres, ni le poignard de mon cœur :

il y a quelqu'un qui m'avertit. J'aide le roi à vivre, il m'aide à vaincre.

Pauvre Christian ! pauvre Struensée ! malheureuse Mathilde !

Comprenez-vous cela ? Mathilde est mon adorée, l'étoile à la lumière de laquelle je marche, le charme unique de ma vie, ma vie elle-même, et pourtant, j'aime Christian, je l'aime comme on aime un frère... comme on aime un fils peut-être, car enfin, c'est mon sauvé !

Vous n'êtes point un médecin mercenaire, vous, Mesmer ! et vous avez senti, vous avez éprouvé ce sentiment qui attache le médecin

à l'homme qui souffre, qui vous le fait chérir pour les peines qu'il vous a causées, pour les travaux qu'il vous a coûtés, pour les heures d'anxiété et d'angoisse que l'on a passées auprès de lui ; vous avez compris cette espèce d'enfantement en dehors, pénible et cher à la fois, qui insinue peu à peu au plus profond de vous-même les pieuses tendresses d'un père.

Oui, j'aime cet enfant que je voulus sauver d'abord pour faire taire ses souffrances, pour faire affluer à ses membres la sève qui allait y manquer ; mais, à mesure que je le sauvais, je voyais s'épanouir en lui une âme trop riche pour ne pas fatiguer un corps débile. Que de trésors intérieurs! quelle noble et digne substance !

Ce fut alors que je redoublai d'ardeur, que je voulus donner force à la matière pour qu'elle retînt dans ce monde une âme qui l'ornait, que je fortifiai la chair pour garder l'esprit.

J'aime Christian comme Dieu, après son œuvre, aima le monde qu'il venait de créer, et c'est presque ainsi que j'aime Mathilde. La maternité sainte de la femme au lit du souffrant est connue... ô contradiction de notre nature! puisque entre la reine et moi s'est glissée une passion coupable.

Vous n'y pourriez pas croire si vous pouviez nous voir tous trois ensemble, quand, bien hors de tous les regards, le roi s'appuie sur mon bras et se soutient aussi au bras de Ma-

thilde; quand, à ces momens d'intimité, après avoir regardé autour de lui, notre pauvre malade dit avec son sourire qui émeut : — Il n'y a personne avec nous, ne soyons à présent ni roi, ni ministre, ni reine, soyons amis! Et, qu'ensuite, il demande à Mathilde d'avancer sa main vers la mienne, comme à l'associée qui veille sur lui; même en recevant cette main qui tremble et frémit, il me semble qu'autour de nous circule une ceinture de flamme qui nous unit comme une gerbe mystique d'amour et de charité.

Oh! pourquoi Christian est-il l'époux de Mathilde?

J'ai aimé Mathilde avant de savoir qui elle

était. Ce jeune monarque toujours invisible que tout le monde nommait et qu'à peine quelques rares privilégiés avaient vu, ne sortait pas de son palais ou bien séjournait dans quelqu'une de ses résidences d'été.

Fantôme royal assez mort pour ne gêner aucune ambition, assez vivant pour abriter toute usurpation hardie, Christian malade laissait prendre à la reine douairière la force et l'autorité du royaume, et la jeune reine cherchait vainement à retenir vers elle quelques lambeaux de pouvoir pour son fils qui ne faisait que naître, enfant aussi chétif que son père.

C'était alors le temps de ma vie active, la

fin de ma vie de plaisir à laquelle je faisais un brillant adieu, la fin de mes débats avec vous, l'époque du conflit de mes doutes anciens et de mes croyances nouvelles, le moment enfin de mes interrogations à l'inconnu. Alors, le bruit mystérieux de mes essais se répandit, quoique mes précautions fussent grandes à les cacher.

II

AMOUR POUR LA REINE.

(Suite.)

« Un jour, une femme entra dans mon cabinet... Oh ! je m'en souviens ! c'était une glorieuse journée de mai. La porte de cette pièce retirée donne, vous le savez, sur un palier que visite le soleil de toutes les saisons.

Au moment ou s'ouvrit cette porte, une femme, belle et chastement voilée, pénétra et en même temps qu'elle un rayon lumineux, si bien que, comme l'un était descendu d'en haut, je crus que l'autre en venait aussi ; et après qu'elle se fut approchée avec une timidité qui la faisait charmante; quand elle me dit qu'elle venait me demander mon avis de médecin pour quelqu'un qui l'intéressait, je crus que c'était tromperie, et j'eus envie de lui répondre : — Esprit du ciel, impose tes mains et le malade sera guéri.

Quatre fois, et à plusieurs jours d'intervalle, cette femme vint me consulter, toujours timide, toujours embarrassée, presque sup-

pliante, mais toujours pleine d'une dignité qui m'imposait.

Elle m'avait fait jurer de ne point m'informer d'où elle était partie et où elle retournait.

Fille de famille noble, elle était, disait-elle, dans sa maison au milieu d'intérêts divisés ; elle avait recours à moi pour son époux malade, n'ayant aucune confiance en des médecins qui lui étaient prescrits. Aucun autre que ces docteurs, qu'avaient admis une véritable inquisition intérieure, ne pouvaient approcher de lui ; ceux-là seulement avaient les secrets et l'oreille d'une belle-mère jalouse de ses droits autant que de son influence. La pauvre jeune

femme voyait chaque jour dépérir son époux, dont l'avenir était la force et l'avenir du premier-né de leur mariage.

Comment ne devinai-je pas la reine Mathilde? Vingt fois je l'avais vue pourtant ; mais je l'avais vue dans les solennités des sorties royales ou dans les brillantes promenades au milieu desquelles les puissans se montrent avec le sourire que l'étiquette ou le besoin de paraître heureux leur a cloué sur les lèvres.

Or, la femme simple et timide que je recevais ne me paraissait avoir rien de semblable à cette Mathilde dont on parlait et sur laquelle déjà s'exerçait sourdement la ca-

lomnie. Accusée de légèreté, de coquetterie, on n'avait pas encore été jusqu'où on a osé aller depuis ; mais, en attendant, les mauvaises passions, cherchant dans le sentiment national un titre qui fût contre elle, appelaient la reine de Danemarck « l'Anglaise, » et, tant on juge sans examen ! tant la plupart des choses de ce monde se reçoivent toutes faites ! moi-même, je ne trouvai dans la souveraine du Danemarck rien de cette beauté pudique que j'admirais dans la cliente qui venait chez moi.

Mathilde était aussi à mes yeux l'étrangère, la coquette, et bien que je reçusse dans ma maison une chaste et pure femme, mon esprit ayant fait son thème sur la reine, mes yeux

n'avaient pas appris encore à lui donner un démenti.

Ma consultation avait été heureuse, avais-je appris; le malade allait mieux, mais ce mieux, je le jugeais, moi, n'avait rien de rassurant encore. J'aurais voulu voir ce jeune homme. C'était précisément ce qui ne pouvait m'être accordé, ou du moins, si un jour je devais parvenir jusqu'au nouveau client dont les pleurs de la jeune femme faisaient si vivement l'éloge, il fallait encore attendre.

Dans mon admission comme médecin, il y aurait eu question de guerre dans la famille, de luttes, et même de danger.

Ces circonstances ne m'étonnaient pas; j'avais assez étudié notre noblesse pour avoir remarqué chez elle la tyrannie de certaines idées et l'inexorable force de certains partis pris.

Néanmoins, je n'eusse pas craint de tout braver. Pour ma jeune consultante je me sentais pris de je ne sais quel sentiment jusqu'alors inconnu ; sur un seul mot d'elle j'aurais risqué beaucoup... Peut-être aussi voulais-je voir l'époux qui lui inspirait une si tendre pitié; le dirai-je? dans l'espérance de le trouver moins digne des larmes qu'il faisait répandre... Je ne savais si j'aimais et déjà j'étais jaloux : que Dieu pardonne aux faiblesses humaines !

Toutefois, cet homme m'occupait sérieusement, je veillais pour étudier sur lui. Il y avait dans ses souffrances certains points curieux qui m'étonnaient ; j'attendais avec bonheur la présence de la jeune femme, et pourtant, malgré l'égoïsme du sentiment nouveau qui m'obsédait, je n'eusse pas voulu qu'elle ne me parlât pas de son époux. Je sentais que pour lui s'agitait tout ce qu'il y avait d'humanité et de science en moi.

Il est une circonstance que mon trouble allait me faire omettre. J'y reviens.

A notre première entrevue, et avant d'emporter la prescription que je lui donnai, la

jeune femme fit glisser une pièce d'or sur la table où je venais d'écrire.

C'était payer en noble dame ; vous comprenez pourquoi elle se serait donné de garde de récompenser en reine.

Je n'aurais su dire pourquoi je rougis alors ; j'avais quelque velléité de lui rendre le prix de sa visite, mais c'eût été l'empêcher de revenir.

Je laissai donc tomber la pièce d'or qui m'était destinée, et quand je fus seul, je la poussai rudement au fond de mon tiroir ; il me semblait que ce paiement donnait un côté

vulgaire à une aventure à laquelle je commençais à trouver du bonheur.

Mais la jeune dame, dont je m'occupais trop, ayant passé quelques jours sans revenir, pour abréger une absence dont je commençais à m'inquiéter, je cherchai ma pièce d'or parmi celles que j'avais lentement amassées. J'aurais maintenant voulu la reconnaître ; je me pris à maudire ma sotte colère ; je m'en voulais de ne plus savoir laquelle je devais choisir...Si cette femme ne revenait plus mon Dieu!..C'eût été du moins un souvenir d'elle! un appel à une douce vision !

Je cherchai donc cette pièce, d'abord si méprisée, avec la ferveur d'un explorateur de saintes

reliques. Hélas! déjà j'en étais à ne pas m'apercevoir de ce que j'aurais appelé naguère un enfantillage : mon désespoir devenait sérieux.

Heureusement je revis ma visiteuse.

A cette fois je recueillis précieusement la récompense qui m'était présentée. Un sachet de soie était préparé, le christiern précieux alla s'y loger et fut placé sur mon cœur.

Il y est encore! et si quelque guet-apens jetait à terre le ministre dont le Danemarck dit trop de bien, hélas! et trop de mal, sans doute, mes ennemis ne manqueraient pas de

publier que l'on a trouvé sur Struensée le seul dieu auquel il ait sacrifié.

Bientôt, — plus tôt que je n'avais osé l'espérer, — ma consultante aimée reparut chez moi. Ce jour-là elle était pâle ; quand elle entra, on eût pu croire que quelqu'un l'avait suivie ; elle fut long-temps à se rassurer.

On s'était aperçu, me conta-t-elle, que les prescriptions des médecins officiels n'étaient pas rigoureusement suivies ; on avait des doutes, et le cercle de surveillance ou plutôt d'inquisition active avait été resserré.

La désolation de la jeune femme était ex-

trême ; car une crise terrible lui avait fait craindre de perdre son mari.

Sur ce qu'elle me dit, je l'interrogeai avec la plus scrupuleuse attention ; je revins sur des choses oubliées, j'insistai sur des faits imperceptibles. J'étais troublé en donnant ma consultation ; en l'écrivant, ma main tremblait ; je traçais peut-être là un arrêt de vie ou de mort. De plus, je comprenais qu'entre la femme et moi l'heure de l'adieu était arrivée. Je le compris davantage lorsque, cette fois, elle laissa tomber une double pièce d'or. Je regardai briller ce métal qui semblait sortir de la fonte, et je regardai la femme.

Le long voile qui l'enveloppait en quelque

sorte couvrait déjà son visage; c'était un signal de départ qui, cette fois, me désolait.

Néanmoins, et en même temps que cette pensée désespérée me labourait le cœur, malgré moi-même une autre pensée surgissait en moi et se faisait faire place. Vague, incomprise encore, je la sentais arriver ainsi que l'on sent approcher des lèvres un nom que l'on cherche et qui échappe; j'étais, s'il faut rendre ce que j'éprouvais, j'étais à cet instant où l'on épèle l'idée qui va naître... je jetais machinalement un coup d'œil sur la pièce d'or, et, dans mon esprit, j'entendis à peu près les paroles suivantes :

— Voici une pièce d'or qui vient d'être ti-

rée du creuset... cette figure est frappée par le marteau d'un habile artiste.

Puis interrompant cette remarque intérieure.

— Attendez! madame!... attendez!... dis-je tout haut, j'ai quelque chose à ajouter à mon ordonnance.

La jeune femme s'arrêta. Je m'accoudai sur la table et, le front dans ma main, je regardai l'effigie de la pièce en question. Je n'avais pas l'idée nette de l'acte qui s'accomplissait en moi à ce moment, je ne pensais point au roi; toutefois, j'interrogeai son image et jusqu'aux moindres linéamens de ses traits; puis, à

mesure, je rectifiai ma prescription avec la même conscience et la même sûreté que si je venais d'être conduit au lit du malade.

— Votre mari, madame, je le vois... Je le guérirai... je le soutiendrai du moins.

Ma plume courait, mes yeux ne quittaient pas la médaille, je suivais comme par instinct le mouvement intuitif qui me guidait, et pourtant je n'avais pas plus que tout à l'heure la perception précise de ma vision.

— Votre mari, madame, est bien mal... mais c'est une noble et généreuse nature qu'il faut sauver, que je sauverai!... Ce front large... ces tempes dégarnies où le battement

de l'artère est sensible... ces yeux qui se fixent parfois... qui parfois cherchent autour d'eux avec inquiétude... ce mouvement ironique des lèvres... ce sourire si triste et si résigné qu'il fait peine, comme si l'on voyait sourire une victime sous le couteau... Trop de pensées, madame!... trop de pensées!... point de force d'action... cœur généreux à qui la place manque... esprit qui conçoit et n'a pas accompli... grand homme qui reste à l'état d'extase... Pourquoi donc sa noble tête se penche-t-elle vers la terre? d'où vient que quelquefois il la redresse si fièrement?... Si c'est un savant que la pensée courbe ainsi, qu'il oublie!... si c'est un roi, qu'il abdique!

— Quoi! vous avez deviné qu'il s'agit de

Christian? me dit la jeune femme au comble de la surprise.

— Christian!... que parlez-vous de Christian?... Christian VII? répondis-je avec l'étonnement d'un homme qu'on éveille.

— Hélas! oui... C'est pour sauver le roi de Danemarck que je suis venue.

— Et vous! vous, madame!... vous seriez?

Sans me donner le temps d'achever, la dame repoussa doucement son voile en arrière. Sur son front maintenant découvert, je vis toute la majesté d'une antique race.

Je me prosternai devant la reine.

Peu de jours après, jugez de ma joie! un écuyer galonné était à ma porte : j'étais appelé au palais d'été que l'on avait choisi pour la résidence du jeune roi pendant la belle saison.

Une des dames d'honneur de la reine Mathilde, la femme de l'ancien grand-maître de Frédéric V, madame de Berkenstien, avait obtenu de faire venir pour elle son médecin de confiance. Sans éveiller les soupçons, ce moyen détourné me rapprocha du monarque souffrant...

Qu'ai-je à vous dire de plus qui n'ait été conté?

Quant à ce qu'on ne sait pas, vous avez assez vu, vous avez assez deviné, les papiers que vous venez de connaître vous ont assez dit.

Un point de plus et vous compléterez mon histoire, ma conquête du ministère, mes batailles de chaque jour, mes succès si disputés et la chute de mes ennemis.

J'arrive à l'exil des deux chefs de parti avec lesquels vous-même vous êtes trouvé en présence.

Malgré la disgrâce de Marie-Julie, malgré son absence de Copenhague, la jalouse douairière était présente toujours et partout. Ses plus habiles et ses plus actifs agens suivaient

mes traces. Des trésors étaient prodigués pour surveiller un seul homme.

Dans le palais du roi, dans mon hôtel même, chaque jour j'avais des preuves que je ne faisais rien qui ne fût connu. Mes plus fidèles domestiques étaient gagnés... Affreuse vie! et pourtant vie promise à ceux qui, comme moi, tiennent un pouvoir disputé.

Chefs du jeune parti, ou, si vous l'aimez mieux, chefs du parti de la réforme, la reine Mathilde et moi payions cher la victoire qui nous avait enfin laissé le roi et les affaires. Le croiriez-vous? il nous fallut placer des gardes et donner les plus rigoureuses consignes pour que nos entretiens ne fussent pas répétés,

pour que, à l'instant où nous parlions, le palais de Christian ne fût pas tout échos.

C'était pitié que de nous voir entrer en conseil. Jamais Cromwell, dans ses jours de terreur, ne fit mettre plus d'épées au poing que l'on n'en voyait autour d'une chambre où un malade, une reine jeune et belle, un ministre de trente ans, s'assemblaient pour parler à voix basse du bien qu'ils voulaient faire.

Nous complotions ainsi le bonheur du pays, et cependant, malgré nos précautions, il se trouva plus d'une fois que le secret de l'état fut livré à ceux à qui il fallait le cacher.

Une correspondance fut dès-lors convenue entre moi et la reine.

Toutes les fois que d'importantes questions se présenteraient, nous nous étions dit que ce moyen préparerait nos discussions et notre accord ; et, s'il était possible de trouver un agent fidèle pour échanger notre correspondance, nos décisions prises tout-à-coup et comme d'inspiration devaient surprendre ceux qui nous seraient opposés et ne point laisser le temps de naître aux obstacles de commande.

Ce fut le piége où nous nous laissâmes prendre ! Dégoûtés de l'espionnage et de la contrainte, l'heure d'écrire fut pour nous l'heure heureuse, l'heure où nous respirions, celle où, sans nous le dire d'abord, nous goûtions le bonheur de nous être trouvés... Oh !

la dangereuse chose! Ecrire, mon Dieu! c'est appeler la pensée qu'il faudrait chasser, c'est la mettre plus près du cœur. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . . On ne s'est pas écrit qu'on s'aime, on n'a pas laissé épancher toute son âme sans brûler du désir de faire entendre et d'écouter les douces et enivrantes paroles dont enfin on est si prodigue.

Entre Mathilde et moi d'ailleurs les raisons spécieuses ne manquaient pas pour excuser un rendez-vous.

Que vous dirai-je? Une reine qui quitte son

palais et se glisse la nuit, accompagnée d'une seule femme, un ministre qui court au devant d'elle comme s'il ne portait avec lui que l'honneur d'un étudiant, tout cela semble fou... Et que serait-ce donc si ce ne l'était?...

Ah! pour comprendre, il faudrait être atteint de la fièvre dont nous étions dévorés.

Vous savez ce que conçoit l'exaltation, ce que le désespoir exécute; notre amour était tout cela.

Si vous ne l'avez deviné, il est temps de vous dire qui échangea notre correspondance et partagea les périls de nos entrevues; ce fut

la fille de Wisby. Mes relations avec son père m'avaient fait apprécier les qualités que l'on vantait en elle. Je connaissais et j'estimais le jeune homme qui aspirait à sa main. En plaçant sa promise près de la reine, j'avais cru lui préparer une dot dont tout le monde eût été fier.

Reconnaissante, fidèle, dévouée et plus encore notre amie que notre confidente, qui nous eût dit que nous devions être trahis par elle!... Mais vous saurez bientôt comment sa perfidie est demeurée sans effet.

Une circonstance unique, un de ces hasards qui n'arrivent qu'une fois et qu'une étoile

amie m'avait réservé, m'a fait trouver dans cette trahison même le salut de la reine et le mien, et la perte de nos ennemis.

Vous êtes entré pour beaucoup dans tout ceci : pourquoi faut-il que malgré moi vous ayez souffert pour moi ? pourquoi faut-il que des événemens fatalement liés entre eux vous poussent au delà du pays que vous êtes venu chercher, et bien loin de l'ami qui vous aurait voulu auprès de lui pour aider à votre fortune et donner de l'essor à votre renommée ? »

Ainsi, m'écriai-je en interrompant la let-

tre que je froissai dans mes mains, ainsi il faut partir pour compléter la longue série de mes déboires ! ainsi il faut partir pour récompense d'avoir été le volant obligé de ce jeu de raquettes entre Struensée et ses adversaires ! Me voilà forcé de fuir, accusé d'un assassinat !... Merci à l'honneur de vous avoir connu, monsieur le ministre ! merci, monsieur le savant, qui faites acheter si cher vos révélations !

Après ce mouvement d'humeur dont on conviendra qu'il était difficile de se défendre, je me pris à réfléchir que la colère ne changerait rien aux choses. Je fus même touché de la confiance de Struensée qui, en m'écrivant

une lettre comme celle que je tenais, me rendait maître de lui.

Je repris ma lecture.

XXI

ECHEC ET MAT.

« La lutte étrange dont vous avez été témoin entre le roi et son ministre, entre le magnétiseur et le sujet dont il a appris à se faire obéir ; le dialogue qui s'est établi ensuite

de Christian à Struensée, vous ont dû ouvrir les yeux sur quelques uns des faits qui ont suivi votre arrivée à Copenhague. Vous êtes certes l'homme qui a le plus compté dans ma vie. Compris dans mes personnes aimées, les regards que je dirigeais sur tous avec sollicitude, ont été bien souvent sur vous. Vous n'étiez pas parti de Vienne que je vous attendais. Tout ce qui vous a étonné depuis ne vous surprend plus maintenant, ou du moins votre surprise a changé d'objet... Vous et moi, nous savons que les bornes du possible viennent d'être reculées.

Je vous devrais peut-être de plus minutieuses explications et surtout je vous devrais de parler longuement de ma conduite envers

vous. Il est plusieurs faits au devant desquels vous avez été de vous-même. Ainsi, au moment de la catastrophe de Muller, — qui m'avait surpris près du lieu du rendez-vous, — afin que les yeux de mes argus se détournassent de ma maison, j'ai voulu qu'elle fût occupée par un locataire, et vous comprendrez pourquoi j'ai préféré que ce fût vous.

Déjà disposé aux choses extraordinaires, vous attendant chaque jour à quelque surprise, gardant en vous-même chacun des mystères dont je vous entourais comme le commencement d'une future initiation à quelque fait inoui que vous attendiez, tout devait vous faire une loi du secret si, par fortune, les

entrevues du pavillon venaient à votre connaissance. Elles y sont venues.

Au milieu d'une nuit sombre, agitée par la tempête, pendant cette veille cruelle où notre séparation fut résolue, quand la reine se mourait, ma main imprudente toucha quelques accords de Glizzi, si puissans sur l'âme qu'ils semblent une voix du ciel qui parle d'espérance et de consolation. Studieux et rêveur, vous seul pouviez veiller à cette heure ; vous seul entendîtes : vous savez le reste.

La loi qui lie les causes aux effets, la puissance qui fait lever à un des points de l'horizon le premier événement du jour comme l'astre nécessaire autour duquel un ordre in-

connu va se faire, occasionna votre duel et votre emprisonnement.

Cependant le soir de cette journée même où vous leviez le pistolet sur le front du gendre de Wisby, le bal avait lieu ; ce bal, que l'on nommait le bal de la réconciliation, m'avait été annoncé par mon somnambule comme le moment que mes ennemis attendaient. Confuses et embarrassées, — peut-être parce que l'interrogateur fut confus et embarrassé aussi, — ces prédictions m'avaient troublé. Je voulais voir la reine une dernière fois.

Christian m'avait annoncé que, dans une des plus importantes circonstances de ma vie, vous me sauveriez.

Aussitôt je pensai au parti que je pouvais tirer de ce bal même, le palais était désormais envahi par ceux qui nous étaient hostiles ; mais il était hors du palais un lieu sûr où nous pouvions nous faire nos adieux et accomplir un sacrifice cruel et nécessaire !... Hélas ! pour mettre à couvert l'honneur de la reine, j'allais l'exposer encore !

La possibilité de sortir du bal et de prouver que j'y étais toujours présent me vint en pensée. Avec vous, je pouvais rendre ce plan vraisemblable, et, par vous, jamais rien de ce qui se serait passé ne pouvait transpirer.

Tous mes amis, tous mes partisans circulaient dans les salons ; si, sous le masque

même, une inquisition incessante n'en perdait aucun de vue, elle devait avoir pris ses mesures pour les rencontrer toujours, et toujours aussi les reconnaître. Vous, l'on ignorait votre existence à la cour, vous étiez sous les verroux : qui pouvait penser qu'un homme enfermé dans la citadelle avait pris ma place? Votre démarche, quelques traits de ressemblance, le prestige du déguisement, votre sang-froid, la facilité de vos réparties, rares qualités qui vous ont été reprochées par vos antagonistes de Vienne, toutes ces choses me servaient.

Ce fut ainsi que je me laissai séduire à des calculs que les événemens ont détruits un à un,

que je pris pour de la prudence humaine la force d'oser que donne l'amour.

J'ai failli vous perdre en nous perdant tous; et aujourd'hui, quand j'eusse été si heureux de me montrer reconnaissant envers vous, la nécessité me force de me séparer du seul homme que j'aime à l'égal de Fersen, mon frère.

Merci de ce que vous avez fait, monsieur ! et pardon de ce qui vous arrive à cause de moi ! L'oracle avait prononcé que vous deviez me sauver, je ne pouvais pas prévoir que je vous mettrais à deux doigts de votre perte ; et, toutefois, vous deviez me sauver en effet, car il était écrit que, par votre moyen, j'aurais ce

moment de répit que la destinée accorde si rarement et qui vous donne le temps de vous remettre et de sonder les points dangereux de votre route.

Après votre heureuse présence d'esprit à l'arrivée de la reine au château, après que vous fûtes éloigné et quand l'heure fut sonnée où, dans la royale résidence, tous les masques durent disparaître, celui de la jeune reine tomba aussi, et ce fut une grande surprise et un grand désappointement pour la douairière.

Par là s'en allait la meilleure de ses espérances : le bonheur qu'elle s'était promis de la honte éclatante de sa bru. Mais, pour se reprendre à un coup de fortune, elle comp-

tait sur Rantzau, elle comptait tenir bientôt mes lettres, mes précieuses lettres! mon acte de condamnation écrit en paroles d'amour, écrit en confidences intimes.

Avant que ceci se passât au château, le grand-maréchal venait faire le siége du pavillon où je me trouvais, indigné de voir ceux qu'il avait envoyés rester ainsi en dehors sur les ordres du roi. Ce fut alors que vous sauvâtes la reine. A ce moment aussi M. de Rantzau, pénétrant avec fracas, se présentait à moi-même.

— Pourquoi, lui dis-je avec calme, monsieur le grand-maréchal vient-il ici l'épée à la main, comme à l'assaut d'une ville ennemie ?

Il n'y a dans ce cabinet d'étude qu'un malade et son médecin, et si, après l'horrible crise que je viens d'apaiser, le malade s'éveille, peut-être M. de Rantzau ne trouvera-t-il plus qu'un roi et son ministre.

J'avais dit ces dernières paroles avec une sorte de menace... Le grand-maréchal étonné s'arrêta.

D'après ce qu'il croyait trouver, jugez quelle dut être sa surprise! Le roi dormait; mes mains doucement étendues vers lui faisaient succéder à l'agitation des pensées turbulentes les douceurs d'un rêve heureux. Le visage de Christian, naguère pâle et flétri, était teint de cette nuance rosée qui donne un si grand

charme au sommeil des enfans. Sa respiration, d'ordinaire précipitée et difficile, était douce et mesurée à ce moment.

M. de Rantzau me toisa. Ses regards firent le tour du pavillon ; il devina que rien de ce qu'il était venu chercher ne se trouvait plus là. Son génie politique reprenait possession de lui. Il remit son épée dans le fourreau, et s'avança avec cette attitude libre et noble qui lui est familière. En se préparant à la lutte, son esprit avait déjà conçu qu'elle devait changer de nature.

— La reine Marie-Julie m'a envoyé, dit-il ; elle était inquiète pour son fils. Tant que le premier ministre a été présent au bal, son

cœur de mère était plein de sécurité; mais une circonstance qui n'est point encore éclaircie nous a fait nous trouver en présence d'un homme qui a osé parodier Votre Excellence... Nos inquiétudes, alors, ont commencé et je suis venu...

— Un peu militairement peut-être. Pourtant, soyez le bien arrivé, monsieur le maréchal! oui, soyez le bien arrivé, pour faire respecter les ordres de l'homme qui veille sur les jours du roi, en attendant que l'homme qu'il a commis à veiller sur son royaume s'explique avec vous en présence de la reine-mère.

Puis aussitôt j'ajoutai :

— Avec la moitié de cette escorte que vous

m'accorderez, je vais faire transporter Sa Majesté au palais, et la suivre. Pour vous, monsieur, faites fouiller les environs ; il y avait là tout à l'heure une jeune fille qu'il faut trouver, qu'il faut ramener au château... Le résultat de cette démarche est sur votre responsabilité, ne l'oubliez pas !

Ce coup hardi désarçonna le maréchal, sa figure impassible se contracta, et quoiqu'il reprît à l'instant même son calme, il s'aperçut que j'avais remarqué ce mouvement. Il essaya un sourire et s'approcha de moi.

— Vous êtes un homme d'état, monsieur de Struensée ! me dit-il,

Deux heures plus tard, dans la chambre royale, le roi était dans son lit; la reine-mère se tenait à sa droite; M. de Rantzau se trouvait auprès d'elle; j'étais, moi, placé à la gauche du roi. La reine Mathilde s'était retirée dans ses appartemens, et, à tous risques, avait refusé de paraître et de répondre.

Rien que de plausible dans ce refus, et si ses adversaires l'expliquaient par la crainte qu'elle avait de se trahir, ses amis et les miens l'expliquaient, eux, par l'indignation qu'elle devait avoir d'être accusée.

Christian venait de parler, plus ému que moi-même et autant que moi-même heureux si sa femme était justifiée, et parce qu'il aimait

et aussi parce que les terribles conséquences d'une répudiation solennelle l'épouvantaient.

La reine-mère prit après lui la parole ; j'écoutai ses accusations, et je la vis démêler avec une sagacité rare et une rare profondeur de haine l'écheveau des événemens dont elle tirait les plus effrayantes conclusions contre moi. Je ne saurais comment vous rendre cette scène où tant de choses furent dites et dites si vivement ; je ne saurais comment mettre quelque clarté à des propos mêlés, à de brusques et imprévues récriminations.

Toutefois, au milieu de ce pêle-mêle, il est, en quelque sorte, un fil conducteur que je saisirai quand je le pourrai et comme je le

pourrai : songez que le péril fut grand, et que bien que trois jours se soient passés depuis, l'ordre n'a pu se faire encore au dedans de moi-même et que je suis encore aussi haletant de mon triomphe que de mes angoisses.

MARIE-JULIE.

Vous avez réponse à tout, monsieur Struensée. Mais à ceci que direz-vous?... Pourquoi quitter le bal?

STRUENSÉE.

Pourquoi y serais-je resté? Quel acte de ministre avais-je à y faire? Je suis secrétaire d'état au conseil, au bal je suis Struensée, et, puisqu'il faut avouer ma faiblesse, chaque fois qu'une occasion de redevenir l'homme heu-

reux d'il y a quelques années se présente, je me hâte d'en profiter... Je me suis réservé dans mon ancienne demeure une retraite où je vais retrouver mes souvenirs, mon bon temps d'indépendance et mes belles nuits d'études. (Regardant le roi.) Je ne suis peut-être pas le seul ici à qui pèse la grandeur et qui serait heureux de la déposer quelques heures, comme un fardeau bien pesant quand on est condamné à le porter sans cesse.

Après cela, qui s'étonnera de mon absence? qui m'accusera d'un crime d'état pour n'avoir point fait acte de présence devant chaque quadrille, ou bien pour n'y avoir pas été remarqué comme un des personnages les plus occupés?

MARIE-JULIE, avec ironie.

Voici, au contraire, un motif qui vous honore. Vous avez le génie des affaires, et pour vous conserver aux affaires, ou plutôt pour ne point épuiser des forces que vous consacrez à l'état, vous allez reprendre haleine dans votre solitude et retremper votre courage de ministre aux lieux où vous fûtes médecin. Certes, ceci est digne d'éloges!... Mais un fait rend suspecte cette explication, — que, pour moi je refuse d'admettre, — quelqu'un n'était-il pas ici à votre place?... Que faisait au bal cet inconnu dont la leçon était si bien apprise que long-temps on a pu le prendre pour vous-même?... N'était-ce pas dans le but évident de laisser croire à tous

que vous-même étiez toujours là?... Pour quelqu'un qui veut seulement se glisser hors de la foule afin d'aller livrer son esprit à de puériles rêveries, ceci est un bien grand échafaudage!

(Le roi s'agite, ses paupières se baissent; il porte la main à son visage. Sous l'épaisseur de ses couvertures une sueur froide le fait trembler. Struensée regarde Christian, et se rend compte de ses souffrances; il sent que ses larmes vont couler, mais il se contient. Ces sentimens opposés se sont fait place sans interrompre le dialogue.)

STRUENSÉE.

Aux questions de la reine-mère, je répondrai par une question, et, tant il est important que je me justifie, Leurs Majestés me pardonneront, non point de manquer au respect, mais d'interroger à mon tour... Où est

l'homme qui s'est résolu à jouer mon personnage?... Qu'il paraisse, et peut-être sa seule présence aura-t-elle répondu pour moi.

RANTZAU, pesant sur ses mots.

Monsieur de Struensée sait bien que cet homme a échappé aux gardes du roi. Il a donc mauvaise grâce à demander un témoin que l'on ne saurait faire paraître pour le moment... Mais l'officier imprudent qui l'a laissé partir...

STRUENSÉE.

Je n'accuse personne!... Je pense que l'homme qui a été assez adroit pour se faire passer pour moi, ne fût-ce qu'un instant, a pu l'être encore davantage en trompant la vi-

gilance des gardes... (Mouvement de Rantzau.) Je ne cherche pas du reste à expliquer ce qui pour moi est inexplicable ; mais voilà ma pensée : mes ennemis ne sont-ils pas aussi habiles que puissans ? Pour donner de la vraisemblance à une accusation qu'ils voulaient porter contre moi, n'ont-ils pas pu préparer une scène concertée avec art ?

RANTZAU, vivement.

Et comment expliquez-vous, en ce cas, les craintes de cet homme quand on l'a obligé de se démasquer ?

LE ROI, à Struensée.

Je les ai vues, monsieur ! ces craintes ; j'ai vu ces hésitations.

STRUENSÉE.

De quelle valeur eût été le rôle que cet homme avait pris, sans ses hésitations notées à l'avance. (Se tournant vers Marie-Julie et Rantzau.) Je n'accuse ni la reine-mère, ni monsieur le grand-maréchal, il est des subalternes qui agissent et inventent pour ceux à qui leur aveugle dévoûment peut nuire... mais...

MARIE-JULIE, interrompant fièrement.

Vous accusez et la reine-mère et le grand-maréchal, monsieur! car tout en disant qu'ils ne sont pour rien dans l'invention que vous leur supposez, vous leur faites prendre auprès du roi un personnage indigne d'eux et qu'un homme de basse naissance peut seul croire possible... Vous étiez accusé et voilà

que vous devenez accusateur... Ah! certes, les ennemis puissans dont vous parlez vous le céderaient en habileté! Mais quand vous faites peser de tels soupçons sur Marie-Julie et sur un noble Danois, vous ignorez qu'une reine et un homme d'illustre race ont un respect d'eux-mêmes qu'ils n'oublient jamais, fût-ce dans une question d'exil, de disgrâce ou de vengeance... Justifiez-vous donc, et ne touchez ni à la pourpre de la reine-mère ni à l'écusson du maréchal.

STRUENSÉE, ne laissant rien voir de l'agitation que ces paroles ont portée en lui-même.

Honneur au courage de monsieur le grand-maréchal! honneur à l'écusson sans tache de ses ancêtres! respect profond à la mère du

roi!... Mais, madame, je ne me suis pas fait la situation dans laquelle je me trouve... Quant au personnage plus ou moins digne que chacun accepte, l'ambition et bien souvent la haine étouffent les plus nobles traditions, et, par exemple, non point pour accuser, mais seulement pour répondre, voici un poignard que j'ai arraché une fois à un homme envoyé contre moi... Oh! il y a déjà bien des jours. (Struensée montre le poignard que Mesmer avait remarqué lors de sa première rencontre avec lui et qu'il retrouva plus tard dans le coffret.) Contre toute attente peut-être, le sang dont il est taché n'est pas le mien... je ne saurais dire pourtant que la mission précise de cet homme fut de se défaire du ministre... Tout le monde ici est-il aussi ignorant que moi?... L'arme est riche et la

poignée de ce fer porte un chiffre que la reine-mère peut reconnaître.

(Marie-Julie est sans réponse, mais son regard reste fier.)

RANTZAU, avec une apparence de vivacité.

Je demande au roi que ceci soit plus tard un éclaircissement entre Sa Majesté et moi, et je me hâte de lui rappeler que la reine-mère a demandé elle-même que Muller, arbitrairement arrêté...

STRUENSÉE, montrant le poignard.

Arbitrairement, monsieur!

RANTZAU, continuant.

Que Muller arrêté, sans que depuis lors on ait fait nommer pour lui des juges, compa-

rût enfin pour avoir à répondre de ses actions ou à les expliquer.

STRUENSÉE.

La reine-mère a demandé cela, il est vrai : mais, par un malheur que je déplore, au moment où Sa Majesté demandait que Muller comparût, Muller s'échappait de la citadelle.

MARIE-JULIE.

Ce n'est pas possible !

LE ROI.

Expliquez-vous.

STRUENSÉE, au roi.

Il y a une heure que votre ministre, sire,

est informé que Muller a brisé ses fers... et a commis un assassinat pour se rendre le libre passage de sa prison.

(Le roi, Marie-Julie et Rantzau poussent un cri d'étonnement.)

STRUENSÉE.

Ainsi donc, il se trouve que tous ceux avec qui on veut me mettre en présence s'échappent et fuient!... Mais que l'on se rassure, des ordres sont donnés pour reprendre Muller et j'aurais regret...

MARIE-JULIE, avec amertume et hauteur.

Je crois à la sincérité des regrets de monsieur Struensée...

LE ROI, interrompant.

Du ministre, madame!

MARIE-JULIE, étonnée, mais se soumettant.

Je crois, dis-je, à la sincérité de monsieur le ministre quand il exprime ses regrets de ne trouver, pour lui être présentés, ni Muller coupable et fugitif, ni l'inconnu dont il laisse entrevoir que nous pourrions bien avoir inventé le personnage... Cependant, voilà qu'il nous revient en mémoire une chose qui nous était échappée. Au commencement de cette soirée, monsieur le secrétaire d'état a reçu de mes mains une bague... Cette bague, nous l'avons vue portée par l'inconnu qui, dit-on, était venu au bal appelé par nous.

LE ROI.

Il est vrai, Struensée... ceci est au moins

étrange... Comment se fait-il que cet homme eût cette bague et que vous ne l'ayez plus?

STRUENSÉE.

Sire, j'ai porté cette bague tant que j'ai pu croire à la bienveillance de la reine-mère, je l'ai reçue alors comme un gage de paix, mais Votre Majesté ne saurait me blâmer de ne plus la garder à mon doigt après ce qui vient de se passer... Dans un but que je ne saurais concevoir encore, on a trouvé un faux Struensée, n'a-t-on pu trouver une bague semblable à celle que j'avais reçue?... Quant à la mienne, je n'oserais moi-même dire à la reine-mère de la reprendre; mais... je prierai respectueusement le roi de voir lui-même si c'est celle-ci.

Et je tirai de ma poche, pour la présenter au roi la bague que Mathilde avait pu me faire glisser par Fersen. Ce fut pour mes ennemis un coup de foudre. Tout leur échappait.

— C'est votre bague, en effet, madame! s'écria le roi. Il y a un mystère ici que je ne saurais concevoir!... O mon Dieu! quels sont les coupables? Forcé de soupçonner tous ceux qui me sont chers, qui me faut-il aimer?... qui me faut-il haïr?

Et, de couché qu'il était, le pauvre enfant, comme soulevé par une convulsion violente, se trouva tout-à-coup sur ses genoux; ses mains se joignaient; ses yeux levés au ciel invoquaient; ses doigts, crispés par un geste de

violente intercession, faisaient craquer ses os. Ainsi nu, implorant, criant à Dieu qu'il voulût l'éclairer, traînant après soi sur ses maigres épaules le linceul duquel il semblait se dégager, c'était une grande et terrifiante figure.

Marie-Julie et Rantzau contemplaient avec pitié le noble martyr. Je priais et parlais à Dieu en même temps que le roi, en même temps que l'enfant demandait : « Qui faut-il aimer ? qui faut-il haïr ? » Je lui criais au fond de mon âme : — Vous n'avez ici personne à aimer, sire ! mais vous avez à me haïr, moi. Pardon ! pardon ! pardon de mon crime ! pardon de mon audace ! Que ne suis-je seul avec vous ! que ne puis-je me prosterner et crier grâce !... Vous pleurez ? je sens aussi que j'ai

besoin de larmes... Vous battez votre poitrine comme pour forcer votre cœur à se taire ? Que ne puis-je aussi battre la mienne et la briser, et vous montrer mon cœur !...

Mais ne faut-il pas que je sauve Mathilde et vous-même ?

Le Dieu que vous invoquez, je l'invoque aussi en face de vous et pour vous ! Je hais ce qu'il me faut faire, je me déteste et me maudis et me damne peut-être ; mais s'il est un mensonge qui sauve votre honneur, ne suis-je point obligé à le faire ? S'il est une vérité qui vous tue, ne me faut-il pas voiler cette vérité ?... Je blasphème sans doute, mais que Dieu me soit en aide !... je mentirai !

La reine-mère avait été touchée, mais ce n'était pas la première fois qu'elle était témoin des accès de désespoir de son fils, la femme en elle n'avait que de rares instans.

Après ce premier moment donné à ce qu'elle regardait comme une faiblesse, la princesse ambitieuse et guerroyante reprit le dessus sur la mère.

Par une contrainte ménagée, de ses mains elle força le roi à rentrer dans son lit, le recouvrit ensuite avec les soins d'une garde-malade exacte et ponctuelle; puis, elle resta un instant appuyée contre la couverture qui pressait la poitrine de son fils; on eût dit qu'elle voulait lui faire sentir par ces liens visibles une

puissance dont il avait si souvent cherché à s'affranchir.

Pour moi, à ce moment, comme depuis ma sortie du pavillon, je pensais à cette prédiction que vous avez entendue vous-même, les mots du prince tombé en somnambulisme flamboyaient devant moi comme si une main invisible les eût tracés sur la muraille :

LES LETTRES ÉCRITES A MATHILDE PASSERONT PAR LES MAINS DU ROI.

Cependant la lutte un instant différée fut reprise.

MARIE-JULIE.

Il faut en finir... nous avons hâte que mon fils prenne un repos nécessaire, nous avons

hâte que le roi reste aux mains dignes de le garder... Quelques mots encore à monsieur le secrétaire d'état... Comment explique-t-il l'empressement que M. Rantzau et moi-même avons mis à dire au roi de se mettre sur les traces d'un favori qui le trompait? Nous avions combiné, dit-il, certains effets propres à frapper l'esprit de Sa Majesté ou du moins suffisans à jeter ce trouble précurseur nécessaire à toute accusation qui doit laisser des traces...

Eh quoi? nous aurions joué ce jeu d'enfant, sachant que le roi, après tout le bruit que nous faisions, après un éclat si bien préparé, trouverait M. de Struensée seul dans son ancien cabinet d'étude?... C'est là nous mettre

aux élémens de la politique dont on prétend que nous savons les plus subtils détours !... N'y a-t-il pas lieu de croire, au contraire...

STRUENSÉE, vivement.

J'interromps la reine-mère parce que ceci porte plus loin que toutes les accusations précédentes... J'étais seul dans mon cabinet... mais je n'ai jamais nié que tout n'eût été arrangé à l'avance par mes adversaires pour que le roi ne me trouvât pas seul.

MARIE-JULIE, saisissant l'à-propos.

Ah ! direz-vous aussi que nous avons poussé la reine jusque-là ?

STRUENSÉE.

La reine !... je n'ai pas parlé de la reine,

madame !... cette fois ce n'est pas moi qui touche à la pourpre... Ah ! respectez au moins les souffrances de votre fils ! vous le voyez là, se tordre et mourir devant vous...

Prenez garde ! le médecin du roi peut parler haut ici !... La douleur, madame, je vous en avertis, la douleur tue comme le poison... Vous répondrez devant les Danois de ce qui peut arriver !

(Le roi cherche à se calmer et fait signe à Struensée de répondre à la reine-mère.)

STRUENSÉE, continuant.

La reine était au bal, souriante et heureuse, jeune et aimante ; car désormais elle espérait en vous. Depuis longues années, c'était le seul

moment de repos que vous lui accordiez, elle respirait enfin dans les amusemens que le roi partageait quand vous avez été lui dire : Tout n'est pas fini entre nous ! Mais, alors, où l'avez-vous trouvée? au bal, parmi ses femmes les plus favorisées... Pourquoi donc parler de la reine? Pourquoi la mettre en cause? Pourquoi mêler un nom obscur comme le mien au nom deux fois royal de l'épouse de Christian VII?

MARIE-JULIE.

En vérité, vous devenez noble et chevaleresque, monsieur ! Ce que vous dites là est humble et toutefois digne... (Avec un amer sourire.) Mais vous n'avez pas répondu.

RANTZAU, excité par un coup d'œil de la reine-mère, soulignant ce qu'il dit.

Vous n'avez pas répondu!... Qu'avions-

nous à faire de mettre avec tant d'appareil le roi sur vos traces, si nous pensions qu'il devait vous trouver seul ?

STRUENSÉE, avec la plus grande assurance.

Aussi ne le pensiez-vous pas, monsieur le maréchal... A l'arrivée de Sa Majesté, une jeune fille devait se trouver là ; cette jeune fille devait paraître avoir accompagné quelqu'un que je ne nomme plus, madame. — Que dirai-je encore ?... Puis-je connaître, moi, les détails d'une trame si bien ourdie ? Quant à ce que j'en sais, le voilà : Emmy, trouvée sur le passage du roi, devait livrer une correspondance secrète.

MARIE-JULIE.

Et maintenant, vous êtes audacieux et fier,

parce que sans doute vous avez soustrait ces preuves de votre culpabilité.

STRUENSÉE, avec calme.

Que monsieur de Rantzau fasse venir Emmy... Il me rendra ce bon témoignage que c'est moi qui lui ai donné l'ordre de l'arrêter.

RANTZAU, fièrement.

L'ordre! monsieur, l'ordre!

STRUENSÉE, posément, avec dignité.

L'ordre!... car jusqu'à ce que le roi vous ait mis à ma place, monsieur le maréchal, c'est à l'autorité du roi que vous avez obéi.

LE ROI, impatiemment.

Qu'on fasse venir Emmy!

(Il y a un moment de silence. Rantzau est sorti pour exécu-

ter l'ordre de Christian. Il paraît avec Emmy qu'il soutient. La jeune fille est pâle et affaissée ; poussée plutôt que conduite jusqu'au pied de la couche royale, elle cherche à se retenir à la colonne du baldaquin et cache son visage dans les rideaux qui retombent. On n'entend point ses sanglots, mais sa poitrine qui se soulève décèle une agitation presque convulsive.)

STRUENSÈE, se plaçant en face de la jeune fille, la touche ; elle le regarde, et les yeux du ministre restent un quart de seconde fixés sur elle.

Parlez au roi, mademoiselle... Quel présent avez-vous reçu de la reine-mère ?

(Emmy balbutie. Les mots « écrin, diamant, menaces, » sortent péniblement de sa bouche. Peu à peu elle tombe à genoux, et ce n'est qu'en s'accrochant avec plus de force à la colonne du lit qu'elle paraît se soutenir.)

STRUENSÈE.

Ainsi voilà une jeune fille aimée de la reine, tirée par elle de la poussière et à laquelle on

pense que la reine doit se confier, c'est elle qu'on cherche à séduire... On sait qu'elle entend, qu'elle écoute, qu'elle sait les secrets de de la reine, — si la reine a des secrets, — et, si la reine n'en a pas, on sait qu'il n'y a qu'à dire : « Je tiens cela d'Emmy,» pour que le monde le croie. Emmy sera donc tentée, Emmy sera menacée ! car si on lui parle de récompense, on lui parle aussi de dangers, peut-être de mort... La jeune fille ne voit pas la désolation de celle qu'elle va perdre ; sa tête se trouble, elle oublie les bienfaits dont elle a été comblée, ou plutôt... elle devient folle.

EMMY, d'une voix faible.

Oh ! oui... folle ! folle !

STRUENSÉE.

Et elle livre des lettres.

MARIE-JULIE, pesant sur chaque parole.

Elle livre des lettres... vous-même le dites, monsieur!

STRUENSÉE.

Et ces lettres... les voilà!

A ces mots, je tirai tout-à-coup la correspondance que j'avais précieusement cachée sur moi.

L'étonnement fut extrême. La reine-mère et Rantzau s'interrogèrent des yeux : il a perdu

la tête! semblaient-ils penser, et cependant ils suivaient d'un sourire les lettres que je tenais encore. Rapides, entre nous tous il y avait un échange d'interrogations sans paroles.

Le roi avait tendu la main vers le fatal paquet qu'il saisissait, tandis que, de mon côté, je le retenais doucement. Le pouls du pauvre malade me donnait les battemens précipités de son cœur. Emmy avait deviné que je voulais sauver la reine; je plongeai mon regard dans le sien. Tout ceci ne fit qu'une courte interruption. Je poursuivis :

— Voilà ces lettres! le roi va les prendre de mes mains et les lire.

— Ainsi, ajoutai-je, c'était bien pensé de la part de mes ennemis!... Ces lettres étant de Struensée font tomber sa tête! Ces lettres étant de Struensée font répudier la reine! Répudier!... Dès lors, toute la vie de la noble Mathilde ne devient-elle pas suspecte? dès lors le présent n'accuse-t-il pas le passé?...

Oh! la conclusion est facile! Dès lors encore, le fils du roi ne pourrait-il pas être le fruit de l'adultère?... Ces lettres étant de Struensée, la reine-mère a songé qu'elle avait un second fils, frère du roi, enfant aimé, que la faute de Mathilde rapprocherait du trône... Ceci est affreux à dire! ceci est affreux à penser! mais cela est...

J'accuse à présent!... Oui, j'accuse une mère devant son fils ; j'accuse, devant le monarque qui l'a fait ce qu'il est, un noble Danois qui a pu se dire à lui-même : Oh! la belle chance que le ministre ait écrit ces lettres criminelles!... Voilà, pour le présent, une épouse chassée! voilà, pour l'avenir, un roi isolé et malade... malade, entendez-vous? belle et noble partie à jouer!... Cachez-vous donc sous votre écusson, maréchal, poursuivis-je avec véhémence, car vous avez voulu cela! Cherchez le plus large pli de votre manteau de pourpre pour en couvrir votre visage, reine! car vous avez laissé vouloir et avez aidé à exécuter... Ah! vous le saviez bien tous deux, qu'en touchant ainsi au ministre,

vous faisiez tomber la tête du médecin qui seul soutient une vie suprême!

A ces hardies accusations, Marie-Julie poussa un cri; mais elle ne poursuivit pas, car je dévoilais sans ménagement et comme l'eût fait la justice elle-même sa politique et celle de Rantzau, ses espérances et celles de son parti.

Emmy était affaissée sur elle-même; Christian fixait ses regards tour-à-tour sur la reine-mère et sur le grand-maréchal; je remuais en son cœur, en même temps que les passions royales, les passions de l'homme. Je le frappais violemment; mais je l'avertissais, j'intimidais mes adversaires, je faisais entrer

le remords dans l'âme de la malheureuse qui nous avait trahis.

— Emmy, continuai-je, Emmy!... écrivez ce que le roi va vous dicter.

Comme un automate dont on presse le ressort, Emmy se leva ; elle attendit que je parlasse. Je plaçai une plume entre ses doigts ; la pauvre jeune fille — car je la plaignais à présent, — m'obéit.

Je donnai ensuite à Christian le paquet de lettres qu'il saisit d'une main tremblante.

— Votre Majesté lira plus tard ces lettres ; elle les lira tout à l'heure, si elle en a la force;

mais en ce moment qu'elle veuille bien en prendre seulement une et la dicter à Emmy.

Le roi parcourut quelques lignes de chacune des lettres qu'il feuilletait comme un condamné auquel on laisse lire sa sentence de mort. Je le voyais rougir et pâlir et trembler ; ses sourcils se rejoignaient et creusaient son regard. Tout son être palpitait, tout lui-même m'interrogeait.

Et moi, au fond de mon âme, je m'humiliais devant lui ; mais à présent que son amour pour Mathilde m'était révélé dans toute sa force, je demandais à Dieu de ne point me laisser faiblir au moment décisif.

Je répétai donc lentement au roi la prière que je venais de lui faire.

Christian dicta à Emmy, et la jeune fille écrivit huit ou dix lignes de tendresse et de respect. Le roi respirait à peine, il voulut s'arrêter.

— Continuez, par grâce, sire !

Le roi continua. Enfin, je lui dis moi-même que c'était assez.

— Que Votre Majesté compare maintenant l'écriture de la jeune fille et l'écriture de ces lettres.

— C'est la même écriture ! s'écria Christian.

La reine-mère devint pâle, Rantzau se mordit les lèvres.

— Que faut-il conclure de ceci? dit enfin Marie-Julie, que, par un hasard unique, l'écriture du ministre ressemble à celle d'Emmy.

— Ce qui expliquerait peut-être sa faveur auprès de la jeune reine, hasarda imprudemment Rantzau.

Le roi lança un regard foudroyant au grand-maréchal, lequel avait ainsi sa réponse. Je fis la mienne à la reine-mère.

— Il faut conclure de ceci, madame! que mes ennemis étaient instruits de ce hasard,

qu'ils ont fabriqué des lettres d'amour... Oh ! oui, c'est affreux, sans doute !... Mais gouverner, mais avoir la puissance, on sait à quel prix cela s'achète !... Et, maintenant, qu'Emmy parle.

La jeune fille ne répondit rien, ne parla que long-temps après. Elle resta debout, les yeux baissés : ELLE EXPIAIT.

— Je suis coupable, dit-elle enfin. »

. . . .

. . . .

Là, j'arrêtai ma lecture.

Tant de courage m'étonnait dans Struensée,

je ne dirai pas tant d'audace; quand je repris la fin de sa lettre, toutes les souffrances de cet homme forcé jusqu'à l'hypocrisie, forcé de se faire un front sans rougeur quand toutes les preuves étaient contre lui, contraint à retourner les preuves qui allaient l'accabler contre les ennemis acharnés qui l'attaquaient, toutes les angoisses, dis-je, tous les flagellemens d'une âme qui aime la vérité et qui est fatalement poussée au mensonge me furent dévoilés. Si Struensée eût heurté contre le billot seulement, il eût tout avoué; mais tout avouer, n'était-ce pas toucher à l'honneur de la reine? n'était-ce pas arracher la couronne au fils de cette femme aimée? Il semblait que les expressions eussent fait faute à la vive peinture de ses tourmens; sur les

mots entrecoupés on sentait frémir la plume; où la parole était insuffisante, on sentait que le remords était grand; on voyait l'infortuné, de nouveau dévolu à sa grandeur, se tordre de ne pouvoir crier : — Je suis coupable! On l'entendait gémir de se voir si violemment poussé au triomphe; on eût voulu donner de l'air à ses sanglots, faire couler librement ses larmes...

Situation inconcevable! torture inéprouvée et pour laquelle il ne reste à l'homme que la confession du prêtre ou l'appel à Dieu.

La fin de cette lettre, — qui fut plusieurs heures pour moi comme si quelqu'un eût été

là, présent, jetant sa plainte, — m'annonçait que je partirais le lendemain et pesait sur la nécessité de ce départ. N'étais-je pas accusé avec Muller? mon visage n'était-il pas connu maintenant du roi, de la reine mère et de Rantzau? Si je restais, je me justifiais sans doute, mais j'étais cause de l'affreux malheur de tout remettre en question.

Ainsi, par une continuation de cette fatalité qui m'avait attendu sur la terre danoise, faire mes preuves d'honnête homme était inhumanité et barbarie.

D'après l'engagement solennel que prenait le ministre envers moi, je devais donc attendre que son zèle rétablît le nom de Mesmer dans

l'honneur qui lui revenait, ce qui ne tarderait guère après l'apaisement qui suit l'émoi des passions, comme le calme suit les grands tumultes de la nature... Mais toujours fallait-il s'éloigner et reprendre le chemin d'Allemagne.

XXII

DERNIÈRES AVENTURES.

Le lendemain, à trois heures du matin, ce fut M. de Fersen qui vint me chercher. Il n'avait voulu se fier qu'à lui-même du soin de mon départ.

Nous ne passâmes point par la grande entrée de l'hôtel. Personne ne fut éveillé, pas même le domestique qui m'avait silencieusement et fidèlement servi pendant les quelques jours où je restai dans ma cachette. Après avoir descendu à pas furtifs le vaste escalier de la noble demeure, ainsi que deux voleurs de nuit qui se sauvent, nous traversâmes une serre tenue admirablement.

Comme la plupart des grands seigneurs de ce pays, qui imitaient le goût du monarque, Fersen avait élevé un temple aux plantes rares qu'il faisait cultiver chez lui et qu'il cultivait lui-même. Je ne pus m'empêcher de faire de tristes réflexions en passant dans ce véritable boudoir où la nature s'étalait dans tout son

luxe, prenant un air de fête, tandis que je passais là, moi, sous leur parfum, triste, allant à l'exil, accusé d'un crime.

Fersen devina mes réflexions; et avec ce sentiment et ces images si familières au peuple danois.

— Voilà la vie ! me dit-il, en me montrant le contraste de ses belles fleurs qui, à cette heure, n'étaient pas épanouies, mais semblaient avoir ce mouvement animé que chacun a admiré au moins une fois à la vue de la corolle qui s'entr'ouvre et semble commencer un sourire. — Voilà la vie ! ici les fleurs penchées et souriantes, là la neige qui bat la vitre, et le

vent d'hiver qui les fait vibrer comme s'il allait tout détruire.

Un homme enveloppé d'un ample manteau, que n'avait pas éclairé l'unique bougie dont Fersen était porteur, parut alors.

— Nous sommes découverts, m'écriai-je !

D'un geste rassurant le jeune seigneur m'avertit que nous n'avions rien à craindre ; et, en effet, comme s'il nous eût attendus là, cet homme alors marcha devant nous.

Mais, avant de sortir, se trouvant près d'une caisse au milieu de laquelle s'élançait sur sa tige élevée un magnifique *geranium triste* ouvert, celui-là, dans l'ombre comme sous un

rayon de soleil, cet homme allongea le bras et rompit quelques branches en fleurs.

Ce fut alors que je reconnus le gendre du libraire, le fiancé d'Emmy.

Son visage était pâle et défait. J'allais lui parler, quand je le vis se découvrir la tête et arracher à son chapeau un lambeau de crêpe dont la gance était recouverte et qu'il m'avait été impossible de remarquer dans la demi-obscurité où nous étions.

— Qu'est-il arrivé, mon Dieu? dis-je.

Mais lui, sans me répondre, tout entier à une pensée qui le dominait, réunit les ra-

meaux qu'il venait de rompre et les attacha avec le crêpe, dont il fit un lien; puis, comme si la pensée mélancolique que M. de Fersen venait d'exprimer tout à l'heure eût eu encore en lui un retentissement :

— Oui, voilà la vie! dit-il en montrant son bouquet dont les fleurs rouges éclataient cernées par leur nœud de deuil.

Il passa ensuite devant nous sans plus parler.

— C'est lui qui va être votre guide, me dit M. de Fersen. Je m'arrête ici... Il ne faut pas que je m'absente. Toutes les issues de Copenhague sont gardées d'après les ordres de Struensée lui-même... Il serait imprudent...

— Comment ! dis-je ; mais, alors, pourquoi me faire partir ?... Je vais être arrêté.

— Suivez ce jeune homme, monsieur Mesmer !.... il n'y a pas de temps à perdre. — Adieu !

Après ces paroles, il me serra la main, et s'il est des heures pressées où cette étreinte témoigne pour le cœur et répond pour lui, cette poignée de main loyale devait me donner toute sécurité.

La porte de la serre se ferma. La lumière s'éteignit. Devant moi le jeune docteur tenait deux chevaux dont le pied battait impatiemment la neige. Je vis que nous sortirions de

Copenhague en cavaliers ; je montai donc l'alezan qui m'était présenté.

Nous courûmes par la ville, nous passâmes devant la maison de Struensée. J'adressai un adieu intérieur à la vieille Marianne et aussi un autre adieu à toutes les émotions qui m'avaient accueilli là ; je n'avais jamais tant vécu que dans cette maison. J'y avais eu un monde de pensées, de désirs, d'espérances, de déceptions, de joies inconnues, de terreurs sans égales. Je m'en séparais à regret. Le pilote qui prend sa retraite regarde-t-il sans un soupir l'écueil où il a failli se briser si souvent, mais où son activité aussi a été le plus éveillée, où son existence s'est accélérée de toute la vivacité des grandes émotions qui,

après tout, marquent la vie et font l'homme fort.

Nous avions pris à l'ouest. Nous eûmes bien vite traversé Copenhague. Un poste était établi au bout du faubourg que nous achevions de longer pour aller de là dans la campagne.

— Médecin en visite avec son aide, dit le gendre de Wisby, arrêtant court son cheval et présentant un papier.

— C'est en règle, dit le chef du poste.

— Et puis, monsieur porte avec lui-même son enseigne, ajouta un jeune officier dont

le menton était à peine couvert d'un léger duvet.

— De quel homme guéri par vous arborez-vous le deuil, docteur? ajouta un autre.

A cette parole, le gendre de Wisby frémit. Je remarquai ce mouvement. La clarté qui venait du corps-de-garde par la porte entr'ouverte me laissa voir une larme qui coulait sur son visage. Le jeune officier la vit comme moi.

— Passez, messieurs! dit-il.

Nous donnâmes de l'éperon à nos chevaux, et comme si mon compagnon eût

pensé que sa course eût dû emporter sa douleur, il était toujours en avant.

Je voulais lui demander des nouvelles de son beau-père ; mais parler de Wisby, n'était-ce pas mettre sur la voie de parler de sa fille? J'imitai donc le silence du jeune homme et j'essayai de courir à ses côtés sans dire un mot.

Une heure à peu près s'était passée, lorsque tout-à-coup le hennissement prolongé d'un vigoureux cheval se fit entendre. Par un brusque arrêt, je fis rester ma monture sur place.

— Sommes-nous suivis? dis-je... point de

bruit alors!... notre course mettrait sur nos traces.

Mais, à son tour, mon cheval se prit à hennir, et, comme disent les écuyers, à galoper sous lui, impatient d'arriver.

— Maudite bête ! m'écriai-je.

— Rassurez-vous ; le cheval que vous avez entendu et le vôtre appartiennent au même maître... Tenez, écoutez-les !... ce sont des compagnons qui se reconnaissent et s'appellent. Maintenant je suis arrivé jusqu'aux lieux où je dois vous conduire. Là-bas, après ce coude, et aux derniers étages de la pente

de cette colline, nous trouverons une voiture qui vous attend.

— Vous me laissez, vous aussi ?

— Pas encore.

Nous fîmes quelques pas, ou plutôt cette fois-ci nos chevaux nous guidèrent. Malgré la nuit noire et lourde, une masse plus noire se découpait dans l'ombre : c'était la voiture.

— Vous allez vous trouver avec une dame, me dit mon jeune guide.

Puis, sans me donner le temps de m'étonner, il poursuivit :

— Le secrétaire d'état espère que vous voudrez bien être son chevalier jusqu'à Hambourg. Au Kioge, une embarcation vous prendra tous deux. A Hambourg, cette dame vous quittera... Comme vous, c'est une exilée... Je vous la recommande... Le ministre compte, dit-il, se reprenant aussitôt, que vous serez dévoué à sa protégée pendant le court trajet qui vous reste à faire jusqu'à la mer, puis, ensuite, sur ce vaisseau où, parmi ceux qui se trouveront là, vous excepté, la pauvre jeune fille se trouverait étrangère.

— La jeune fille?... Mais d'après ce que vous dites, je la connais donc?

Mon compagnon ne répondit pas. Il s'était

avancé vers le conducteur ; tous deux se parlaient bas.

— Tout est convenu, me dit ensuite le jeune homme en revenant à la place d'où je n'avais pas bougé ; le postillon vous attend.

Et, après un silence, après ce silence qui précède le départ de gens qui auraient voulu s'aimer et se quittent avant l'heure :

— Il y a eu une fois un mal-entendu entre nous, monsieur Mesmer, me dit-il : j'espère que vous n'en gardez aucun souvenir fâcheux.

— Aucun ; je n'emporterai sur vous qu'une bonne pensée, et, dans mon malheur, je

suis presque content que notre intimité n'ait pas été plus grande... ce me serait un regret de plus.

Le jeune homme saisit ma main.

— Quant à Wisby, ajoutai-je, vous lui direz...

— On vous attend, docteur! interrompit mon jeune guide; et en ce moment, je sentis sa main se refroidir sur la mienne.

Le postillon s'impatientait en effet; je pris congé de mon jeune ami, tout plein des pensées tumultueuses que sa conduite et son silence faisaient naître en moi. Je le laissai à cette

place où il semblait vouloir rester, et j'entrai dans la voiture.

Après un salut muet à celle qui devait être ma compagne de voyage, je me plaçai en face d'elle. La chaise de poste tourna sur ses roues et déjà le conducteur rassemblait ses guides et étudiait sa course quand, par la portière ouverte, une main parut. Un bouquet tomba.

Cette action dont j'avais peine à me rendre compte venait du jeune homme qui, toutefois, en avançant cette main, tenait de l'autre son cheval en arrière.

Un soupir partit sous le voile de ma compagne de voyage, puis, à l'instant, se levant

à demi, elle alla coller ses lèvres sur la main encore appuyée au rebord de la portière ouverte et d'où venait de s'échapper la fleur, sans doute en signe d'adieu.

Ce mouvement avait nommé celle que l'on me confiait. C'était la coupable que Christian avait voulu punir de l'exil seulement. Je me trouvais avec la fille de Wisby.

— Et mon père? interrogea la pauvre fille désolée, mon père? toujours sans pitié pour moi, mon Dieu!... Je quitterai donc le Danemarck sans qu'il m'ait pardonné, sans qu'il ait voulu me voir?... Oh! quand vous serez de retour près de lui...

A ces paroles, la main du jeune homme se retira vivement. Nous entendîmes qu'il tournait bride ; en un quart de seconde, il se lança au galop dans une direction opposée à la nôtre.

De son côté, et comme s'il eût attendu ce signal, notre postillon partit de toute la vitesse de quatre bons chevaux qu'il fouettait vivement ; nous dévorions l'espace.

Outre l'impétuosité de la course, ma situation particulière et celle de la jeune Emmy m'empêchaient de lui adresser aucune question.

Nous avions fait un chemin que je pouvais

apprécier seulement par les heures qui s'étaient écoulées, lorsque le jour parut.

Je pus voir alors, non pas le visage, mais la tournure élégante et les pures formes de celle que j'étais chargé de protéger.

C'était bien la charmante personne devinée avec un tact unique par le libraire, lors de la trouvaille du mantelet.

Sous sa longue robe, les plus petits pieds du monde se réfugiaient ; ses mains blanches et ses doigts déliés qu'elle oubliait de réchauffer dans son manchon, tout occupée qu'elle était de les entrelacer et de les joindre sur les fleurs qu'elle serrait et sur lesquelles sa tête

se tenait penchée, ses mains, dis-je, étaient d'une rare distinction ; ses blonds cheveux tombaient par larges boucles; sans penser à moi qui la regardais et sans me voir peut-être, elle levait de temps en temps vers le ciel des yeux dont l'idéale imploration allait à l'âme; et à entendre la douce aspiration avec laquelle s'échappaient ses soupirs, on ne pouvait que plaindre le fiancé que la fatalité forçait de renoncer à elle.

J'étais tout occupé des pensées qu'un pareil spectacle devait faire naître en moi, et je me disais que je n'obtiendrais de bien long-temps encore une parole de ma compagne de voyage, lorsque tout-à-coup je la vis tressaillir ; elle

venait d'apercevoir, pour la première fois, le crêpe noir dont était attaché son bouquet.

— Mon Dieu! dit-elle avec effroi, ce lien lugubre... pourquoi?

Elle avait dit cela comme si, alors seulement, elle eût vu que j'étais avec elle, et comme quelqu'un qui interroge avec terreur sur le sens mystérieux d'un symbole; mais aussitôt se reprenant :

— Oh! oui, ajouta-t-elle, cette séparation éternelle, c'est le deuil pour moi!... Ce crime que j'ai commis, c'est le deuil pour tous!

Elle achevait à peine de parler que notre

voiture s'arrêta. Le postillon parut à la portière.

— Il faut descendre, monsieur, dit-il ; une de mes roues menace de se rompre. Nous sommes près d'un gros bourg qui ne manque pas d'ouvriers. J'avais ordre de le tourner, mais nous ne pourrions aller plus loin sans danger.

Je lui témoignai combien j'étais contrarié de ce contre-temps.

—Monsieur peut rester en dehors du bourg avec madame, me dit cet homme. Il y a là une maison où loge un artiste de ma connaissance qui ne refusera pas de laisser reposer

des gens comme il faut... et surtout des personnes recommandées par moi.

Puis, sans attendre ma réponse, il ouvrit la portière et courut à quelques pas de là, me laissant expliquer notre embarras à ma protégée et l'obligation où nous étions d'y obvier afin de poursuivre notre route avec sécurité.

La triste Emmy m'écoutait sans trop m'entendre; maintenant elle ne donnait à rien son consentement, mais à tout son obéissance.

Sa main se posa sur la mienne; mais, au moment de descendre, elle s'arrêta. L'horloge

du bourg sonnait. Elle semblait l'écouter comme une voix déjà entendue.

Ce mouvement attira mon attention et mes regards se fixèrent sur un clocher creusé avec une légèreté si remarquable, qu'à chaque coup du pesant marteau sur la cloche, il me semblait voir trembler et fléchir les légères colonettes.

— C'est dans ce bourg que je suis née, dit la jeune fille sans regarder elle-même et comme si chaque vibration du timbre eût laissé échapper dans l'air l'une après l'autre les syllabes d'un nom connu. J'ai été baptisée là-bas, dans la petite église... C'est ici que mon père vint chercher ma mère quand il voulut en faire sa

femme...C'est là que, toute petite, on m'enseignait à être dévouée, bonne... et fidèle... Mon Dieu! pourquoi me conduire ici?

Je lui expliquai de nouveau notre accident, qu'à peine elle avait compris. Pour la rassurer, je lui dis que nous n'avancerions pas dans le bourg. Elle me suivit alors sans difficulté.

Prévenus par notre conducteur, les habitans de la première maison qui s'offrit à notre vue vinrent au devant de nous. C'était un mari, une femme et son jeune enfant.

Tous trois avaient cet air de contentement habituel et de bonheur tranquille que portent

tous les visages danois comme une marque nationale.

Notre postillon avait désigné sous le nom pompeux d'artiste, le chef de la petite famille. Toutefois, je ne remarquai ni dans la tournure ni dans le langage du nouvel arrivé rien de ce qu'on croit trouver quand on vous annonce un homme en lui donnant un pareil titre.

Après quelques paroles de bienvenue et de remerciemens dites avec cordialité de part et d'autre, et quand nous eûmes été installés dans la chambre d'honneur de la maison :

— Permettez que je retourne à mon travail,

nous dit notre hôte... l'ouvrage va fièrement, voyez-vous!

L'artiste attachait sans doute un sens particulier à ces mots, car il les avait prononcés en échangeant avec sa femme une espèce de sourire qui fit retour jusqu'à nous avec la meilleure intention du monde de nous mettre en partage dans toute la malicieuse bonhommie qu'il renfermait.

— Si madame ou monsieur a besoin de quelque chose, Jane est là, dit-il, et le petit aussi; ça n'a que huit ans, mais c'est intelligent.

— Et ça fera l'orgueil de son père et de sa

mère, reprit Jane, laquelle, soulevant le robuste enfant, porta ses lèvres qui souriaient sur les lèvres pâlies d'Emmy.

— L'orgueil du son père ! que Dieu le bénisse pour cela, dit ma jeune compagne, faisant un triste retour sur elle-même, mais qu'il le bénisse encore plus s'il leur rend la vie heureuse !

— Sait-il lire ? dis-je alors afin d'interrompre le courant de pensées affligeantes auxquelles allait se laisser entraîner Emmy.

— Si je sais lire ! répondit l'enfant avec un rire heureux.

— S'il sait lire! cria le père parlant à distance.

La voix de cet homme partait d'une pièce contiguë où paraissait être son lieu de travail. Depuis quelques minutes j'entendais qu'il commençait à donner des coups de maillet dont le retentissement particulier m'annoncait à peu près que l'artiste en question était un tailleur de pierre.

— S'il sait lire! ah! ah! je le crois! ajouta la voix.

Et un sac sonnant le métal tomba aux pieds du petit dont la vanité paternelle proclamait de nouveau la science. L'enfant saisit le sac, et y plongeant sa main .

— Tiens ! dit-il à Emmy, veux-tu savoir comment je me nomme ?

Ensuite, promenant ses petits doigts dans le sac, il en tira une lettre de cuivre toute reluisante, puis une autre, et les montrant à Emmy, il rayonnait de ce sentiment de vanité naissante et de triomphe naïf qui rend les enfans aimables et presque consolans à voir. Emmy l'embrassa.

Puis, après avoir épelé, l'une après l'autre, les lettres que lui présentait le fils de l'ouvrier.

— Tu te nommes Paul ? lui dit-elle.

— Que fait donc le père de cet enfant? me demandai-je à moi-même.

Je m'avançai jusqu'à la porte qui séparait la chambre où nous étions de celle que je pensais être l'atelier où maintenant notre hôte travaillait avec ardeur.

Courbé sur une pierre qu'il creusait, j'eus bien vite connu l'état de cet homme : c'était un sculpteur de pierres tumulaires et à la fois un inscripteur d'épitaphes.

Au milieu de son laboratoire de pierres ébauchées ou au moment d'avoir le fini, jamais ouvrier plus gai n'apparut occupé d'une plus triste besogne.

Par les sentimens dont je savais remplie l'âme d'Emmy, c'était avoir mal choisi notre endroit que d'être venus attendre là. Je pensai alors à aller vers elle et à lui dérober la vue du mélancolique ouvroir où l'artiste jouait du maillet en homme qui pense à bien faire, chantonnant son refrain le plus animé sur ces pierres à recouvrir des cadavres ; mais Emmy était déjà placée derrière moi.

Conduite par l'enfant qui prenait à cœur de prouver jusqu'au bout combien nous avions eu tort de mettre en doute sa science, la pauvre affligée avait tout vu.

Arrêtée sur le seuil de l'atelier funèbre, un pied en avant, elle se tenait debout, immo-

bile ; une pâleur mate couvrait son visage, et si, par momens, ses chairs n'eussent frémi, en un pareil lieu à la voir ainsi, on eût pu la prendre pour une statue transportée là, attendant l'heure où l'ouvrier viendrait lui faire tenir sa place sur un de ces blocs dégrossis.

Cependant l'enfant avait joyeusement passé devant Emmy ; il faisait tinter, cuivre contre cuivre, son sac de lettres.

Arrivé à deux pas de son père, il se coucha sur une longue pierre blanche dans laquelle se trouvaient enfoncés des pitons de métal dessinant çà et là des points bizarres. Le bambin ouvrit le sac et y chercha les lettres qu'il lui fallait, puis les appliqua capricieusement

en apparence, sur les pitons où elles s'enchâssaient par des trous à vis qu'on y avait percés.

La mère applaudissait son fils, le père l'encourageait.

— Bien ! Paul, bien ! mon jeune savant... Mais ceci n'a pas figure humaine encore.

— Cherche ! cherche ! disait Jane qui craignait de voir l'enfant en défaut, et, du geste et du regard l'aidait à trouver les lettres dont l'inscription sépulcrale devait être composée.

L'enfant courait à deux genoux sur les rebords de la pierre et courait ensuite à ses lettres éparses ; il s'étalait sur cette longue dalle

dont la blancheur terne faisait ressortir la splendeur de ses chairs et la vivacité de son teint.

Je n'ai jamais vu des joues plus fraîches et plus roses; jamais de dents plus blanches; jamais de cheveux plus blonds et plus soyeux n'ont couvert et dévoilé tour-à-tour une figure plus animée et plus riante.

Tout l'éclat de la vie était là, s'épanouissant sur cette pierre de mort.

Enfin, dans un moment de joie bruyante, l'enfant était parvenu à écrire le mot : DOULEUR.

Il nous montra ce beau travail avec orgueil.

Emmy n'avait pas bougé : sa tenace immobilité me fit peur : je ne regardais plus l'enfant, je ne regardai qu'elle. Il me sembla que son œil s'égarait ; il me sembla que sur ses lèvres passait une vibration convulsive.

Malgré le bruit qui se faisait sur la pierre où à présent le fils de l'artiste se réjouissait à grande voix d'avoir réussi, je ne m'occupais plus que d'Emmy. Tout-à-coup je la vis s'élancer, jetant un gémissement déchiré qui fut pour moi comme la voix de son âme ; puis, avec une force presque sauvage, elle repoussa l'enfant.

Accroupie, elle lisait :

LES AMIS DE WISBY
A CET HOMME DE BIEN,
MORT DE DOULEUR.

— Ah ! voilà, me dit-elle avec un pénible effort et en me tendant les fleurs que lui avait données son fiancé, voilà ce que vous n'avez pas su me dire !

Puis, se saisissant du sac où se trouvaient encore des lettres, elle le secoua violemment.

Elle aussi, on eût dit qu'elle voulait imiter l'action de l'enfant avant qu'il se fût mis à son labeur ; car, ainsi que lui, je la vis se coucher sur la pierre, la face en avant.

— Elle est folle! mon Dieu! m'écriai-je.

— Elle est morte! fit entendre à côté de moi une voix sourde et heurtée.

Je me retournai : c'était Muller.

— En un pareil moment!... vous?

— Moi-même... pour vous dire qu'un docteur d'esprit ne devrait pas se tromper comme vous venez de le faire, et mieux distinguer entre la vie et la mort... Voyez!

Et il me montrait la fille de Wisby qu'il tenait dans ses bras et qu'il avait retournée comme on retourne un enfant. Ensuite il ar-

racha d'entre les doigts de la pauvre fille le sac qu'elle serrait encore et le jetant au loin, jusque auprès de l'ouvrier :

— Elle a voulu dire qu'elle aussi mourait de douleur et que, pour elle aussi, devaient servir les caractères destinés à la tombe de son père.

Nous étions tous remplis de terreur.

Je me souviens encore de l'horrible sensation que produisit sur nous cet homme tenant cette jeune fille, sensation partagée même par l'enfant qui le regardait.

Je vois encore le corps robuste, les bras

musclés, les larges mains, le visage dominateur de ce Muller. Sous son cou vigoureux sa barbe formait un large et noir collier, ses longues moustaches coupaient étrangement le bas de sa figure. Ses cheveux, aussi noirs que sa barbe, rasés près de sa tête, paraissaient l'étoffe sombre d'un bonnet qui aurait étroitement dessiné les formes accentuées de son crâne. Ajoutez à cela sa peau brunie, son œil ardent et je ne sais quoi d'insultant et de fatal qui était le type de cet homme, et j'aurai fait passer dans l'âme de ceux qui m'écoutent quelque chose du frémissement dont sa présence inattendue et son étrange action nous avaient saisis.

Au milieu de ces monumens funèbres, à

côté de nous qui tremblions, chargé comme il l'était, il avait l'air de je ne sais quel fantastique envoyé qui est venu faucher pour la mort et qui va partir, sa tâche achevée.

XXIII

ENCORE PLUS LOIN.

À cette catastrophe imprévue, il fut heureux que j'eusse accepté, quoiqu'à mon corps défendant, le dédommagement que Struensée avait cru me devoir pour mon séjour en Da-

nemarck, mon temps perdu, mes tribulations sans nombre et mon voyage manqué. Le désappointement, la réputation compromise, l'honneur engagé ou du moins l'ajournement d'une grave question sur l'honneur, ne sont pas des choses pour lesquelles la richesse même soit un solde de compte suffisant, et si la reine Mathilde, sans doute instruite, avait royalement agi envers moi, je me proposais bien de revenir plus tard là-dessus : dans la série d'événemens survenus à mon grand dommage, je ne voulais pas être débiteur, mais créancier.

Quoi qu'il en soit, l'or dont je me trouvai muni me servit dans cette circonstance, et je ne sais quel malheur eut résulté de tout ce

qui précède si je n'en eusse été abondamment fourni. Inutile de dire, à propos de mon artiste et de son hospitalité que, souvent, même parmi les gens les plus honnêtes, partout où il y a un enfant, et par conséquent une pensée d'avenir, on peut éveiller dans le cœur des parens une tentation de faire cet avenir le meilleur possible ; inutile de conter ce que je fis pour me tirer d'affaire, et quelle précaution il me fallut prendre afin que la fille de Wisby fût gardée, jusqu'à ce que le jeune docteur vînt de Copenhague remplir son pieux devoir.

Enfin, ceci réglé, et le prix du silence une fois payé, je roulai de nouveau sur la route dont l'itinéraire m'avait été tracé.

Seul dans ma voiture, triste, découragé, je cherchais en moi-même si tout ce qui était arrivé si rapidement et avec des circonstances si étranges, n'était pas un de ces songes bizarres, accidentés, où glisse toute la part rêveuse de la vie avec une mise en scène tour-à-tour douce, brillante et chagrine, faisant marcher son cortége obligé de personnages que l'on se prend ou à aimer ou à haïr, que l'on se prend à suivre curieusement dans un chemin dont la voie singulière est tout-à-coup ouverte, comme s'ils vous devaient être l'occasion d'interrogations inouïes et pour vous jusqu'à présent inconnues. La physionomie si noble et si accablée de Mathilde, la pure et repentante figure d'Emmy, le front mélancolique et toutefois royal de Chris-

tian, l'autorité de la parole, du geste et du regard de Struensée, passaient et repassaient devant moi comme passent et repassent dans le cerveau d'un spectateur déçu par l'illusion, les acteurs d'un drame tour-à-tour attachant et terrible, acteurs fantastiques et tourmentans auxquels on se prend à crier : — Êtes-vous vérité ? êtes-vous mensonge ?

Mais c'était surtout le puissant relief de ce Muller qui surgissait dans les plus sombres parties de ce tableau : il n'avait tenu qu'un coin apparent parmi ceux à qui cette histoire a dû faire une large place, et, néanmoins, je le voyais partout ricaneur, homicide, caché quelque part près de moi, plus près que je ne le pensais peut-être.

Prêt à repousser d'un souffle le nuage de ténèbres dans lequel il me semblait qu'il avait la faculté de rentrer après qu'il en était sorti pour vous frapper d'épouvante, cet homme était pour moi presque pareil au Satan que nos poètes et nos croyans nous disent sans cesse présent et invisible, attendant qu'il y ait quelque part une mauvaise nouvelle à aller chercher pour vous la jeter à l'âme, un crime à commettre ici ou là pour vous le montrer.

Au milieu de mes souvenirs, je voyais Muller comme une de ces natures altières qui se redressent fièrement dans l'humanité et se donnent quelques coudées de crimes pour dépasser d'autant la taille de leurs semblables.

Il était resté peu de jours dans ma maison, et,

depuis, je l'avais aperçu deux fois seulement et par courtes apparitions; mais toujours sa présence avait été pour moi une gêne, un effroi, une menace.

Après qu'il se fut montré un instant chez le ciseleur d'inscriptions, comme si le cri d'une créature expirante eût été un appel pour lui, quoiqu'il eût disparu, en ma pensée je le voyais toujours soulevant cette pauvre fille morte, et quoique je fusse au moment de quitter le Danemarck, quoique l'heure approchât de mettre le pied au delà de cette terre où tout encore était péril pour moi, quoique la chaise de poste qui m'emportait eût déjà atteint un des points élevés d'une montée pittores-

que d'où j'apercevais déjà la mer, et, se balançant au loin, la légère corvette qui allait m'emporter, il me semblait qu'un cercle funeste était inscrit autour de moi par ce Muller, et que je l'entendais me dire avec son rire sourd et ironique : — Docteur ! tout n'est pas fini !

— Nous y voilà ! me dit enfin le postillon, qui avait à peine prononcé quelques paroles avant notre second départ. Puis il arrêta ses chevaux et me montra à distance le navire que je venais de voir et que j'avais sans doute découvert le premier.

— Nous y voilà ! répéta-t-il, aspirant une bouffée d'air avec un contentement qui m'é-

tait un indice que s'il ne soupçonnait le secret entier de ma fuite, il savait au moins qu'il y avait dans sa mission une responsabilité dont il était bien aise d'être quitte.

Cependant, comme il ne faisait pas mine de descendre et restait toujours en selle, j'allais lui dire que malgré la beauté du point de vue ce n'était point le moment de l'admirer, lorsque ma portière s'ouvrit.

— Nous sommes arrivés, me dit Muller.

Je faillis me briser la tête contre le plafond de la voiture tant la nouvelle surprise que me réservait cet homme fut grande.

— Descendez, monsieur, continua-t-il, on vous attend... Vous voyez!... voilà au haut de ce mât deux flammes réunies qui m'ont bien l'air d'être un signal... Là-bas, sur le pont, quelque longue-vue doit être dirigée sur ce point... On doit voir la voiture... N'avez-vous rien à répondre?

Quoique en apparence seulement homme d'action, Muller avait vu d'assez près l'école politique de Rantzau; aussi n'avait-il pas manqué de deviner chaque point de l'instruction qui m'avait été donnée.

La flamme bleue et blanche qui, en effet, flottait livrée au vent de mer, était le signal

qu'on m'attendait. De la chambre du capitaine une vigie attentive devait se trouver à poste fixe pour guetter mon arrivée et pour donner ordre de mettre le canot à la mer. Je devais, de mon côté, répondre au signal, et de la hauteur où je me trouvais rendre couleur pour couleur.

Pour le moment, je laissai sans solution la question que m'adressait Muller, et je répondis par une demande.

— Mais comment êtes-vous là, monsieur?

Il me montra derrière la voiture le siége vacant.

C'était une manière bien simple de me suivre ; je n'y avais pourtant pas pensé. Aussi, malgré le danger de me trouver avec un pareil homme, je laissai échapper un sourire sur moi-même.

J'avais trop grandi Muller tout à l'heure ; s'il arrivait inopinément, avais-je presque cru, il me semblait qu'il ne devait venir à moi que comme par miracle, déployant ses ailes ou porté sur quelque impétueux tourbillon ; j'en avais fait en quelque sorte le génie du mal, et le voyant là, ayant pris une place si subalterne, je le vulgarisai à l'instant et me dis qu'il n'y avait plus à se mesurer, à cette heure, que contre l'effronterie d'un coquin.

Mais il me fallut bien vite compter avec lui et ce fut avec une plus grande puissance que la mienne qu'il soutint le regard qui prenait sa mesure.

—Nous comptons les secondes, monsieur!... Avons-nous donc le temps d'essayer nos forces? Croyez-moi, des deux côtés ce serait sottise... Donnez ordre à ce conducteur de retourner d'où il vient, sans plus d'explications.

Puis, comme s'il eût voulu achever de me convaincre, d'un long regard il explora tour-à-tour la mer, la côte et la hauteur où nous nous trouvions.

— Ce point est isolé et bien choisi, ma foi!

pour des contrebandiers ou tous autres gens qui auraient à compter avec la justice... Mais quelques paysans, quelques pêcheurs, dont cette côte fourmille, peuvent venir et peuvent nous voir... Songez-y!

— Nous voir! monsieur! *nous!*

— Nous, si vous le voulez bien! vous et moi, si vous l'aimez mieux... Allons! drôle, continua-t-il en se tournant vivement vers le postillon qui nous écoutait, cette lourde cassette à bas!... C'est la précieuse cassette du docteur; plaçons-la un peu derrière ce rocher..... Et maintenant, tourne bride et silence!... silence! car monsieur est un criminel d'état... je suis son complice, moi, et si quelque cho

se découvre, tu es en tiers dans l'affaire... Tu m'entends!... au galop!

Ces paroles vives, pressées, le commandement et l'air de menace et de conviction qui les accompagnait, firent un tel effet sur le postillon, qu'il obéit à la lettre et fut au moment de briser la voiture en descendant la pente rapide par laquelle nous étions arrivés.

— A nous deux maintenant, docteur! me dit cet homme que je commençais à regarder comme un spectacle qui donne le vertige, qu'on redoute et qu'on ne saurait fuir. — A nous deux!... et d'abord, quelle que soit votre pensée sur moi, quelle que soit votre résolution, je pars avec vous.

— Vous avez l'audace des criminels, monsieur Muller ! mais je puise dans ma conscience une plus puissante énergie que ne peut être la vôtre... Vous me savez compromis sans qu'il y ait de ma faute et, au nom de ce que vous appelez insolemment une association, vous pensez me faire peur... Vous voulez partir avec moi ; je ne veux pas !

— Vous voudrez ! je vous obligerai bien à vouloir... vous vous débattrez en vain contre ce qui est décidé... la nuit où vous vous êtes échappé de la forteresse nous a unis !

— Arrière ! m'écriai-je au comble de la colère ; arrière assassin !

Mais lui, arrêtant le geste qui le repoussait, me saisit la main. Je sentis qu'il pouvait la broyer dans une étreinte.

—Nous sommes unis jusqu'à ce que je veuille rompre cette union, entendez-vous ! Comme ces deux mains sont unies ensemble, qu'elles poussent le poignard ou le scalpel, nous sommes unis !... Crime heureux ou fortune contraire, nous sommes unis !... Vous êtes accusé avec moi, je marcherai avec vous... On veut vous sauver, il faut que vous me sauviez, monsieur ! ou je vous perds, moi ! Ce que j'ai dit à cet homme qui fouette si lâchement ses chevaux et court par les sentiers dangereux vous fuyant et me fuyant, je le dirai au premier que je rencontrerai, me comprenez-vous ?...

Vous êtes sur une terre qui brûle vos pas et les miens, vous pouvez la quitter, mais non pas sans moi !... Notre salut commun est en pleine mer... Partons !

— Jamais ! vous dis-je.

— Tout à l'heure !... à l'instant !

— Oh ! c'est horrible !... non !... Je retournerai vers Struensée... je parlerai... justice sera faite !

— A vous, monsieur, justice !... à la reine aussi donc ! au ministre de nouveau tout puissant aussi ! Regardez-moi, vous qui savez que je suis un homme convaincu, un homme pra-

tique; regardez-moi et voyez si je pense bien sincèrement ce que je dis...Eh bien! Struensée, Struensée le savant, l'homme du peuple, l'ami de l'humanité, mais l'amant de la reine; Struensée le digne émule des ministres populaires passés et présens, si vous retourniez, vous ferait disparaître aussi prestement et sans plus de remords qu'un vieux baron féodal... Il faut fuir! vous dis-je encore!..... vous êtes un docteur célèbre par toute l'Europe, mais, porteur d'un secret d'état, en Danemarck!... Eh! monsieur, vous n'êtes bon qu'à être empoisonné!

Et cet homme terrible tendait la main comme s'il eût tenu la coupe. Et, ayant pied au sommet du rocher, la mer devant lui, dé-

coupant nettement son profil sur un ciel clair, il ressemblait à ces sinistres oracles du nord au moment où ils prononcent leur réponse fatale. Non plus sa main à présent, mais sa parole me secouait avec force. Il n'y avait que la puissance morale que j'avais admirée en Struensée qui pouvait se comparer à cette imposante puissance matérielle.

Je me cachai la tête, désespéré; je me frappai au front, comme si quelque chose eût dû en sortir; mais rien de rassurant, aucune inspiration qui pût me convaincre ne venait à moi.

Cet homme disait vrai. Retourner, demander justice, c'était proclamer la honte royale;

c'était jeter hors des affaires tout un parti... retourner ! c'était mettre contre moi tout ce qui, près du trône, est la puissance, tout ce qui, à la cour, est l'ambition... retourner ! c'était engager toutes les luttes, même celles où l'honneur, la courtoisie et les plus nobles passions sont en cause.

— Que faire ? mon Dieu, que faire ? dis-je avec angoisse.

— Baisser la tête... se faire roseau, et, en attendant, partir.

— Avec vous ? mon Dieu ! avec vous ?

— Avec moi... Votre protection m'est né-

cessaire... La place est faite sur la corvette... Elle est faite pour deux... Ne craignez pas d'objections parce qu'au lieu d'une femme et d'un homme ce sont deux hommes qu'ils auront à embarquer. A gens qui font la fraude de grands coupables, un simple prétexte suffit... Comme vous êtes attaché au malheur qui me suit, je m'attache à la chance heureuse qui vous tire d'affaire.— Décidez-vous, continua-t-il en poussant sa voix avec plus de force, ou je crie à ce villageois qui vient à nous, à ce pêcheur qui retire ses filets, ce que vous êtes, ce que je suis!... Je me fais arrêter avec vous!... Après tout, ce serait quelque chose qui manque à ma vie!... Ce serait un coup d'audace qui peut-être irait à bonne

fin... Oh! ne me tentez pas! ne me tentez pas !...

Et il se promenait de long en large, la face rouge de sang, le front plissé, le regard étincelant, la main agitée, et chaque fois qu'il passait contre l'espèce de rampe de pierre que l'on avait pratiquée au bord du rocher à pic, laquelle servait comme de balustrade à la plate-forme où nous nous trouvions, chaque fois, dis-je, que, dans cette promenade où il cherchait un épuisement à sa colère, il arrivait contre ces larges fragmens entassés, il les poussait du pied et, ce que deux hommes comme moi n'eussions pu bouger de place, descendait devant lui avec fracas.

— Mon Dieu! m'écriai-je, au bas de ce roc il y a un chemin tracé! On y passe... Vous pouvez tuer quelqu'un!...

— Tant pis... il sera sur votre compte, docteur!

— Nous partirons ensemble, monsieur! dis-je vivement, me décidant alors et retenant un de ces mouvemens terribles qu'il allait répéter. — C'est convenu; nous partirons ensemble!

— A la bonne heure!... Vous voilà raisonnable... Faites le signal.

— Le navire demande bleu et blanc, je crois?

— Vous avez la vue bonne ; car maintenant voilà un brouillard qui s'élève de la mer... Dépêchez !

Je cherchai, je ne trouvai pas ; j'étais préoccupé, tremblant. La voiture était partie assez à l'improviste comme on l'a vu, et de tous mes bagages il ne me restait que la cassette, chose essentielle sans doute ; mais en ce moment ce qu'il me fallait, je ne l'avais pas. Muller s'impatientait.

— La brume va monter ! me dit-il ; quoi ! pas plus de précautions !... Pas plus de tête ! Jouer ainsi sa vie !... Pour quelqu'un qui y tient !... Pour un docteur qui sait par expérience ce que c'est que de la perdre.

Et ne trouvant qu'un mouchoir de couleur sur moi, qu'une cravate noire à mon cou, je me troublais de plus en plus. Je parlais déjà d'aller à quelques cabanes qui paraissaient çà et là suspendues à mi-côte, et d'où le bruit que nous avions fait avait déjà attiré sur leur porte quelques pauvres habitans; mais, homme expéditif et de ressource, Muller s'était dépouillé de sa houpelande; il avait saisi, par le haut du col, sa chemise qui, par l'effort violent qu'il fit, se rompit par le milieu et, du coup, la manche fut enlevée jusqu'au poignet. Je vis avec étonnement que son bras était largement et bizarrement tatoué; sans me donner le temps de faire un plus long examen, il chercha dans une ceinture-

ture de cuir dont il se ceignait les reins, et cependant, il me parlait.

— Ah! ah! ce bras si merveilleusement tatoué vous étonne!... Je me suis fait broder assez bourgeoisement en prison... Ça n'occasionne pas la douleur d'une égratignure; quand on ne sait à quoi s'occuper, ça récrée... Parmi les prisonniers d'ailleurs ça fait de l'égalité... ça popularise... ça sauve peut-être... Tandis qu'il est d'autres broderies, plus brillantes, qui peuvent perdre.

En achevant ces paroles, dites avec l'intention d'une allusion que je dus comprendre bien vite, Muller avait pris du bout des doigts et il tirait de sa ceinture un tissu

d'élié, fin, teint d'un azur profond. Je remarquai que ce fichu portait un chiffre d'or et une couronne à l'un des coins. Aussitôt un souvenir, présent comme s'il eût été de la veille, me frappa.

— C'est le mouchoir que Struensée a laissé chez moi une fois? demandai-je avec anxiété.

— Celui-là même et lors de ma visite nocturne, cher compagnon de route!... Le voilà! je l'ai conservé... Vous avez accusé à tort d'infidélité la vieille Marianne... Précieux bandeau! Ah! je n'ai pas laissé traîner un pareil trésor, moi!...Savez-vous bien précisément ce que c'est que cette élégante écharpe, docteur?

— Non! dis-je avec une sorte d'attente inquiète, pendant que Muller, réunissant les deux couleurs, promenait dans l'air le double signal.

— C'est, me dit-il avec calme et continuant la manœuvre d'appel au navire, c'est un don d'amour, le premier chiffon chevaleresque qui ait été laissé au premier rendez-vous, une de ces reliques qu'on ne destine pas à un homme comme moi, mais dont un homme comme moi, s'il s'en empare, peut refaire sa destinée.

En ce moment, la corvette lançait le canot à la mer, quelques rameurs et un timonier le firent bientôt avancer vers la côte.

— Partons! me dit Muller; mais avec cette guenille-ci, quand la fièvre d'enthousiasme de Christian pour son favori aura eu son cours... quand Marie-Julie aura repris haleine... je reviendrai à Copenhague.

Et jetant sa houpelande sur son épaule nue, puis serrant avec précaution dans sa ceinture la légère écharpe qu'il en avait tirée :

—Ceci, docteur, est, pour plus tard, la vie sauve! l'oubli du passé, la faveur et peut-être... l'amour d'une reine!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

PIERRE-LE-TUEUR.

Séparé par l'antique maçonnerie et la porte de chêne qui se trouvait entre lui et les convives du docteur, Pierre s'agitait sur sa couche et se livrait à toutes les craintes que la pa-

role de Sara, glissée à son oreille, avait dû produire en lui au moment où l'orage avait interrompu Mesmer.

Le Tueur en était à cette minute qui, pour les coupables, précède l'apparition du juge, à cet instant d'attente et de torture que dut connaître et subir le premier meurtrier quand Dieu lui cria : — Qu'as-tu fait de ton frère, Caïn ?

— Que veut-elle ? disait-il à lui-même. Pourquoi dois-je me trouver à ce rendez-vous ?... Quoi ! seul avec elle ? Quelle est sa pensée ? D'où vient que je tremble ?... Je ne suis donc plus M. de Grannat pour Sara ?... Oh ! il faut que cela soit... Quand elle me

croyait M. de Grannat, quand elle m'appelait Georges, quand sa voix était si douce à me refuser, lorsqu'en me fuyant son adieu même avait une caresse, oh! alors, elle me craignait, elle craignait son amour; alors elle n'eût pas osé se trouver seule avec moi!... elle ne l'eût pas demandé surtout!... Elle m'a vu! elle m'a vu!

— Allons donc! sot que je suis se riposta-t-il ensuite dans sa pensée, comme si en lui deux natures se fussent débattues et eussent été en controverse. — Allons donc! vais-je faire le mystique! ça se gagne-t-il ici! Cet éclair qui a jeté sa lueur sur mon visage a-t-il montré mon âme? Tout ce qui est écrit en moi-même a-t-il été lu par cette femme?

Et se rappelant, à cette heure, le regard de Sara, la majesté de son attitude, sa presque transfiguration dans cet éclair qui l'avait illuminée et au milieu duquel la tête de la jeune femme avait ondoyé comme au milieu d'un nimbe suprême, Pierre sentit un frisson d'effroi parcourir ses membres ; il tira à lui sa couverture et s'y ensevelit en entier, comme si l'ombre, comme si la nuit, comme si l'épaisseur de la muraille n'eussent pas suffi pour le cacher.

Mais, aussitôt, avec ces vives intermittences et cette promptitude d'émotion qui appartiennent au remords autant qu'au délire ;

— Je suis fou! dit-il en sautant à bas de son lit, je suis fou! elle n'a rien vu, n'a rien deviné. Ce regard qu'elle a jeté sur moi, c'était de l'effroi... l'effroi de la foudre. Ce feu qui parcourait ses yeux fixés sur moi, c'était le feu du tonnerre qui éclatait aussi dans sa prunelle large et dilatée...

Quand elle s'est si fièrement levée devant moi, et que je me suis trouvé front à front avec elle, c'est qu'une convulsion nerveuse la saisissait... Ce mot qu'elle m'a dit, ce rendez-vous impérieux qu'elle m'a donné, étaient-ils dans sa volonté seulement? Savait-elle à qui elle parlait, ce qu'elle disait, me reconnaissait-elle? La commotion électrique ne l'avait-elle pas jetée dans ce pêle-mêle

d'images, de tableaux, de songes que lui fait ce Mesmer ? Oh ! c'est cela ! oui, j'étais fou de m'inquiéter !... Je n'irai pas à ce rendez-vous, elle n'ira pas ; à présent elle ignore qu'elle me l'a donné... cet enthousiaste rêveur exerce sur elle une puissance énervante... il la fascine, il l'exalte, mais il me la tue, cette femme que j'aime !... je la lui ôterai !... Cet homme croit en sa science pourtant !... Visionnaire !... visionnaire qui veut se faire la vue longue sur un monde qui ne nous appartient pas... qui n'est pas peut-être !... et qui ne voit rien du monde où il vit.

Et cependant, à l'heure où Pierre délibérait ainsi, dans la pièce à côté, Mesmer continuait à raconter l'histoire que nous avons écoutée.

La vivacité de sa parole, l'intérêt de son récit, la spécialité de ses aventures, ce que l'on pourrait nommer l'inédit de ses révélations, captivaient ses auditeurs, et cependant, Sara, le corps incliné, la tête penchée sur le dossier de sa chaise, semblait dormir, mais, en réalité, priait et pensait, absorbée dans une de ces méditations habituelles aux êtres doués comme elle, et dont l'âme est, en quelque sorte, envoyée au delà du corps comme pour accomplir des explorations de douleur ou de lumière.

Toujours tourmenté, Pierre était allé se poster auprès de la porte, l'œil à la serrure, l'oreille à la narration du docteur.

Quelquefois il levait les épaules en signe d'incrédulité, et il disait atteint de vertige celui qui parlait, et il traitait de fous tous ceux qui l'écoutaient; mais au moment presque inspiré où, avec un accent et un geste qui empruntaient quelque chose aux images par lesquelles il était en quelque sorte entraîné le conteur, refaisait la scène où, pour la première fois, la puissance de l'homme sur l'homme lui fut manifestée, quand Struensée, face à face de Christian, lui avait crié son altier commandement, imposant les mains et faisant courber le front habitué à porter la couronne; à ce moment, disons-nous, par un hasard unique, les mains de Mesmer, imitant l'action dont le souvenir était si palpitant en lui, s'étaient tournées et se soulevaient dans la

direction de Pierre, alors, et malgré lui-même, celui-ci se sentit plein de trouble : il lui sembla que quelque chose d'inéprouvé et d'inconnu pénétrait en lui... il recula.

— S'il disait vrai, pourtant, pensa-t-il ; si cette puissance qu'il vante tant existait ! si cette doctrine inouïe était réelle ! Si Sara et lui, Mesmer, n'étaient pas dupes d'une illusion entre eux échangée ! et, en ce cas, cette force inconnue admise, si cet homme avait un soupçon sur moi et que sa main s'étendît pour interroger Sara sur ma vie et se faire répondre... Malédiction !

Il resta ainsi un instant, se consultant en lui-même.

— Que croire ?... quelle résolution prendre ? dit-il enfin.

Mais la dernière parole que venait de prononcer Pierre n'était pas une de celles après lesquelles il fût long à se déterminer. Entre résoudre et exécuter, jamais cet homme n'avait laissé s'écouler une minute. Téméraire avant toute chose, la main avait frappé quand la pensée avait dit : frappe ! Son pied s'était levé quand il s'était dit : marchons dans cette voie !

Il venait de prendre un parti sans doute, car il rassembla ses habits et les vêtit ; puis, en tâtonnant, il alla vers un des angles de la pièce où il se trouvait, ouvrit doucement un

placard creusé dans la brique et y saisit vivement un paquet qu'il mit dans sa poitrine.

Ensuite, il revint de nouveau écouter à la porte. Mesmer poursuivait, et tant l'attention était grande autour de lui, le souffle des auditeurs était à peine appréciable.

— Ils n'entendent même plus le reste de l'orage qui passe et s'éteint ! Comme les enfans, les hommes aiment le merveilleux. Soyez donc attentifs, mes maîtres ! j'en ai besoin... poursuivez vos aventures, docteur ! je vais peut-être trouver un dénouement aux miennes.

Alors, avec la précaution d'un homme qui

joue sa vie et peut perdre l'avenir qu'il a résolu de se faire, Pierre tira la targette d'une ancienne meurtrière qu'on avait assez élargie pour qu'elle pût passer pour une fenêtre; il voulut sortir par là; mais les eaux de la petite rivière, gonflées par les eaux récentes que la pluie faisait couler par les ravins et affluer dans ses rives, avaient monté de ce côté, le plus en pente de la rustique demeure. Le Tueur s'aperçut bien vite qu'à moins de passer devant la croisée par laquelle l'auditoire de Mesmer pouvait porter sa vue dans le jardin, il lui était impossible d'aller où il voulait s'il ne se hasardait à être découvert, ou ne se décidait à se jeter à l'eau et à traverser la Schult à la nage, au lieu de prendre sa route vers un petit pont de bois qu'il aurait trouvé à sa gau-

che, lequel d'ailleurs, à cette heure, était peut-être emporté.

— A l'eau donc! dit-il ; aussi bien, par les pensées qui m'obsèdent, ceci me sera salutaire... A l'eau !

Et, après s'être assis sur l'appui de la croisée, il se laissa couler pour éviter le bruit d'un corps qui tombe. Par une précaution que nous ne devons pas omettre de noter, il avait pris à l'avance le paquet que nous lui avons vu cacher dans sa poitrine et le tenait serré dans ses dents.

Le trajet n'était pas long, mais les eaux couraient à pleines bordées ; et au lieu le plus

profond, Pierre se mit à faire de grandes coupes, plutôt pour parcourir l'espace que pour avancer. Ce moment de pénible travail, pour ainsi dire, le dérobait aux pensées dont il était obsédé; pourtant, une ou deux fois, se remémorant sa vie, mesurant ses chances futures et peut-être aussi se rendant justice, il lui prit une forte envie de se laisser enfoncer et, sans se débattre, de périr là ; mais cet homme, qui nous a fait entendre naguère une parole de doute, était croyant malgré lui-même, il était croyant surtout parce qu'il aimait, et de plus, — cette contradiction n'étonnera pas ceux qui connaissent le cœur de l'homme, — lui qui bravait le danger, qui affrontait la douleur, qui l'aimait pour s'y essayer, il craignait la mort : peut-être à cause de sa vie.

Quoi qu'il en soit, il nagea plus long-temps qu'il ne l'eût fallu pour prendre pied où il devait aborder; le paquet qu'il tenait toujours le gênait, car, de son front, il aurait voulu briser le flot, y rafraîchir sa tête; il aurait voulu l'écouter bruire à ses oreilles comme pour amortir la turbulence de ses pensées: ainsi embarrassé, il battait cependant l'eau la plus agitée et cherchait à se convaincre que les forces dont il se trouvait si fier étaient encore en lui.

En bordant la petite maison que Pierre quittait et suivant leur rive, les eaux de la Schult, alors agrandies, décrivaient une courbe qui devait bientôt jeter le Tueur en pleine forêt et assez loin de l'habitation. Arrivé là, il

pouvait couper brusquement à sa droite où se trouvait son chemin direct ; mais il remonta encore le torrent par de vives et vigoureuses brassées afin d'avoir, avant de sortir, quelque chose à combattre et à vaincre, afin d'obéir ainsi à son instinct de lutte et de révolte.

Le temps s'écoulait cependant, et il fallut renoncer à l'énergique ébattement que se donnait cet homme pour courir au sérieux de ses affaires et mettre à exécution le plan qu'il venait de former.

— Marche ! marche à présent, se dit-il à lui-même. Marche, monsieur d'Orcy, car définitivement il faut convaincre et persuader tout le

monde et Sara avant tous... ou bien il faut...

Là, il fit un brusque arrêt, comme s'il eût reculé devant sa pensée :

—Que cela ne soit pas, mon Dieu ! s'écria-t-il.

C'était la première fois qu'il avait nommé Dieu depuis longues années, et quand il eut lancé ce nom dans l'air, il se retourna et sembla l'écouter retentir comme si quelqu'un d'étranger eût laissé échapper cette parole à ses côtés.

Il se mit à marcher cependant, et sans pren-

dre garde pour lui-même à l'eau qui le trempait, ruisselant sur ses vêtemens, découlant de ses cheveux ; mais il préservait avec un soin infini et tenait fortement serré dans sa droite l'objet qu'il avait garanti à si grande peine.

La route qu'il parcourait lui était familière; il l'arpentait à grands pas, sachant à l'avance où devaient se trouver les endroits que les orages de l'année et les accidens de terrain avaient creusés.

Maintenant une pensée de salut et d'avenir l'occupait tout entier, il ne voulait plus retarder sa marche. Aussi était-ce avec toute la sagacité d'un chasseur habitué à la forêt ou,

plus encore, d'un braconnier qui sait tous les détails d'une carte difficile, qu'il traçait sa route, tournant les montées ou les gravissant avec rapidité, suivant l'occurrence, et s'enfonçant toujours de plus en plus, jusqu'à ce que le taillis devint si épais et les fourrés si pressés qu'il fallait passer en se glissant ou quelquefois en se courbant ou même en rampant sur les genoux. Quelquefois on eût pu croire qu'il suivait l'étroite voie de quelque sanglier qui avait d'abord ouvert la route, et cependant, obstacle ou non, il avançait.

Enfin, Pierre s'arrêta.

Puis, se tournant vers chaque point de l'ho-

rizon où il faisait un temps d'arrêt. Il prêta un instant toute son attention.

Hors le bruit monotone des gouttes de pluie qui tombaient une à une et de feuille en feuille ou les cascades subites que produisaient les dernières secousses du vent en les faisant ruisseler par minces filets sur tous les points, il n'entendit rien.

Il regarda de quel côté se penchaient les cimes, cherchant à se reconnaître. Puis touchant un arbre, il en fit le tour de sa main.

— De ce côté, dit-il, l'écorce est plus épaisse et plus crevassée, voilà le midi. De cet autre, elle est plus lisse et plus mince, voilà le nord.

Ce n'est ni par là, ni par là que j'ai affaire..... encore un peu à l'est!

Pierre avait parlé avec la sagesse d'un coureur de bois, et, en effet, si dans son projet il devait tourner directement le dos à Wald-Hust, il suivait son chemin en ce moment.

Il n'eut pas marché un gros quart d'heure ainsi, que la région des arbres mêlés aux broussailles cessa. Là les chênes étaient plus robustes et plus droits ; le bouquet vert de leurs sommets qui allaient se touchant, entrelaçant leur branchage et leur verdure, formaient comme une toiture impénétrable, ou plutôt comme une voûte dont les tiges robustes et antiques eussent pu être prises, par

l'obscurité qu'il faisait, pour les piliers d'un temple ou peut-être pour les arceaux d'une vaste prison.

— Ceci est triste ou gai suivant le temps et l'heure... et suivant le cœur qu'on y porte, dit le Tueur.

Il s'orienta de nouveau et pensa qu'il était où il avait voulu venir ; puis il écouta encore.

— Oh ! oh ! dit-il me serais-je trompé?... c'est bien ici... Est-ce que le regret de ma perte aurait fait ployer les tentes ?... Nos amis auraient-ils cherché plus loin un autre Chanaan ?

Alors, adossé contre un des chênes, Pierre

mit deux doigts dans sa bouche, et divisant l'air, il fit une sorte de sifflet dont il tira un son prolongé, doux et se renflant comme la plainte de nuit de certains animaux qui s'entendent ainsi et semblent se répondre à de grandes distances.

Au même moment, bien au loin, fut poussé un sifflement pareil à celui-là, doux aussi, et enflé par mouvemens dont on pouvait compter les mesures.

Trois nouveaux coups de gosier donnés par Pierre, mais qui cette fois, semblaient avoir un langage, furent aussitôt répondus par trois coups de gosier différemment accentués, lesquels pouvaient passer pour une réplique.

Et aussitôt, à cette place si solitaire en apparence, il se fit un sourd tumulte, semblable à celui de la terre qui se déchire, des feuilles qu'on froisse, des rameaux qui tombent. A la droite et à la gauche de Pierre, au dessus de sa tête, entre les arbres, et s'avançant ensemble, surgirent, s'élevèrent, descendirent des formes humaines.

Un autre que l'énergique aventurier eût fui, ou fût resté cloué sur place, croyant à la subite apparition de fantômes.

En un instant, le Tueur se trouva entouré d'un cercle d'hommes dont quelques uns firent sonner la culasse d'une carabine. On se tenait à quelques pas de distance, on semblait regar-

der, on semblait attendre. Un profane ne pouvait-il pas avoir dérobé le mot d'ordre? La platine de plus d'une arme joua sur son ressort. Le nouvel arrivant vit le danger.

— Pierre ! dit-il en allemand.

— Le Tueur ! répondirent trente voix dans une acclamation de joie et de surprise.

— Le Tueur, mes braves!... à votre service.

— Le Tueur ressuscité ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Le Tueur mis en terre, revenu !

Et chacun de ces hommes courut à Pierre cherchant à toucher sa main, dont ils sollicitaient une pression amicale; chacun embrassait le bas des vêtemens du nouvel arrivé.

Jamais général d'armée, jamais gagneur de bataille n'imprima à ses soldats plus de respect que Pierre.

Il faut le dire à l'honneur de la nature humaine, on pouvait rencontrer parmi ces misérables des amitiés sincères et des dévoûmens sans arrière-pensée. Certes la justice humaine avait fort à faire là, le remords était attaché à toutes ces consciences, mais la fidélité y était dans toute sa force: comme si parmi les plus scélérats il pouvait

se trouver encore une place réservée où, à un jour donné, Dieu pût s'introduire.

Bientôt un mouvement se fit au milieu de ces hommes. Des manteaux furent dépouillés, des branches rassemblées; un véritable bivouac s'éleva comme par miracle, et l'un de ces abris improvisés fut aussitôt éclairé à clartés vives. On eût dit une tente royale, au milieu de laquelle Pierre fut respectueusement introduit.

— Dans quel accoutrement vous voilà, maître! s'écria celui qui le premier porta la lumière sur le chef, en le voyant trempé comme il l'était et ses habits collés au corps.

Et ici nous ne céderons pas au goût assez

général, à l'entraînement du pittoresque. Au milieu de cette troupe dont il n'est sans doute pas nécessaire de dire le métier, aucun de ceux qui la composaient n'avait le costume déguenillé et l'uniforme obligé que l'on donne aux vieilles bandes qui attaquent et pillent ; parmi eux aucun feutre n'était déformé, la blancheur du linge même n'était pas douteuse. En voyant ces hommes, on n'eût pas dit, certes : — Voilà des fils de bonne maison ; mais on eût dit : — Voilà d'actifs ouvriers ou des braconniers alertes qui peuvent avoir un chez eux et peut-être, quelque part, une jolie ménagère ; à peu de chose près, ils semblaient posséder tout ce qu'on a dans la vie à demi-bourgeoise, hors le repos de la conscience, ce qui n'était pas une affaire pour eux.

Aussi, cette tenue, que Pierre avait exigée, empêcha plus d'une fois de mettre la main sur les membres d'une bande redoutable, dont chacun, trouvé à part, pouvait avoir l'air d'un chasseur qui vient d'achever sa journée et demande son chemin.

Pierre n'avait pas même voulu pour lui du nom usé de capitaine, et comme avec sa force il avait son penchant, par une ironie qui lui était familière, il se faisait appeler : *Administrateur.*

II

L'on s'était donc écrié en voyant le chef venir dans un tel état ; on l'avait entouré ; on s'empressait autour de lui :

— D'ordinaire notre administrateur tient de

l'aigle, a dit le plus ménestrel d'entre nous, mais il faut convenir qu'à présent...

C'était un des dévoués du Tueur qui parlait. lequel pourtant s'abstint d'aller jusqu'au bout de sa pensée.

— Mais à présent, je tiens du canard le plus mouillé qu'on puisse mettre au bout de la carabine d'un habile tireur : pourquoi ne pas le dire? Un libre propos qui égaie l'esprit est aussi bien venu avec moi qu'une parole qui affermit le courage.

— Vive donc notre retrouvé !

— Et pour qu'il vive en bonne santé... tor-

dez un peu cette étoffe, s'il vous plaît, mes braves!... Voyez! il en sort plus d'eau que n'en voudrait mêler dans son verre tel de vous autres que je connais bien.

Et comme celui pour lequel ce mot du Tueur était une flatterie s'avançait et se mettait en disposition de se dépouiller pour faire l'échange de ses vêtemens secs contre les habits mouillés de son chef :

— Inutile! inutile! dit celui-ci; voici qui est bien maintenant!... L'air a été lourd à ma poitrine aujourd'hui, et les fraîches eaux de la Schult ont aussi bien fait en moi que la sève à ces arbres.

Un empressement dont Pierre ne voulait pas eût été regardé comme une faute.

On obéit donc et l'on devint attentif. Chacun de ses mouvemens était deviné. Il suffisait d'un signe, d'un regard, d'un geste. Un manteau fut étalé sur l'herbe trempée comme l'on étale un tapis sur le beau parquet d'un salon. Les bougies, — car nous avons prévenu que là rien n'annonçait la caverne, — les bougies, d'abord tenues à hauteur, suivant l'usage, furent descendues jusqu'à terre.

Alors, ramassant le paquet qu'il avait emporté avec lui, Pierre en tira des papiers, des lettres, des documens, qu'il étala sur le manteau, où il les ouvrit et chercha à les classer.

Puis, comme un capitaine au moment de livrer bataille se couche à plat ventre sur l'ample carte où il faut qu'il dessine ses manœuvres, le Tueur se coucha, l'œil à deux pouces de ses documens, crayon en main, allant çà et là, notant, inscrivant, cherchant, et laissant lire sur son visage tantôt sa joie d'un fait trouvé, tantôt sa mauvaise humeur de ne point tenir de lien à un fait nécessaire.

Cependant peu à peu, il nouait des événemens, concordait des circonstances, faisait correspondre des dates.

Ni juge qui cherche ses preuves, ni poète qui fouille son drame et jette un coup d'œil lucide sur l'inconnu qui apparaît enfin par

nuances et vient comme de lui-même prendre sa case obligée, ne sont plus ardens et plus habiles à leur œuvre que le Tueur ne l'était à la sienne.

Ces papiers, dans lesquels tant de choses se trouvaient, mais auxquels il fallait restituer tant de choses, appartenaient à M. de Grannat, et ceux qui sont au courant de ce récit se rappelleront qu'avant sa sortie du château de Wald-Hust, Pierre avait reçu du commandant un volumineux paquet venu de Vienne à l'adresse de l'ancien parlementaire.

Ce volume d'instructions nécessaires, disons-nous, n'avait pu, jusque-là, être lu que feuille à feuille par le Tueur; son rôle de con-

valescent et l'incessante présence de Mesmer et de Sara l'obligeant à ne s'en enquérir qu'en homme exact qui vérifie seulement si tout ce qu'il attendait a été remis. Ici il était libre de se livrer sans contrainte et avec une sorte de ferveur, à une étude indispensable, commandée par sa situation ; ici, d'ailleurs, il avait dû venir avec un plan subsidiaire que doit développer la suite et qu'il préparait comme un en-cas à opposer aux événemens dont il était menacé.

Les spectateurs passifs de cette scène faisaient silence autour de leur chef. Des rondes avaient été organisées aux environs du bivouac. La tente sous laquelle le Tueur travaillait était cernée par les plus curieux de la bande.

Aucun de ces hommes ne pouvait deviner de quoi il était question, allemands qu'ils étaient, et les papiers dont leur chef s'occupait avec tant d'activité étant écrits en français. Ce n'est pas qu'ils n'eussent voulu questionner, mais quand l'*administrateur* agissait, chacun devait penser que c'était pour le mieux.

Bien des regards s'interrogeaient pourtant; sans doute aussi, plus d'une fois, un nouveau venu avait montré sa tête au dessus des épaules d'un camarade rapproché du chef, et l'avait touché du coude avec ce geste muet qui se traduit par : qu'y a-t-il? et néanmoins aucune parole qui eût l'air d'une question adressée au Tueur n'avait été faite.

Cependant celui-ci continuait; depuis un instant sa respiration se poussait plus libre et plus pleine, et comme elle est poussée après le moment où l'on s'est dégagé d'un songe pénible.

Il avait criblé de notes toutes les marges, il les relisait et se frottait les mains; il redressait sa tête, son front était rayonnant; il refaisait le passé de Sara et de M. de Grannat. L'histoire du parlementaire et de l'émigré tout à la fois prenait de l'unité et ressortait avec un ensemble irrévocable; puis, à côté de celle-ci, se reconstituait en même temps l'histoire de Sara, histoire de douleur et de patiente résignation, dont, malgré ses projets, Pierre se sentit ému plus d'une fois.

Quoi qu'il en soit, voilà des notes bien liées, des documens cimentés avec art. Le Tueur a enfin éclairé les points sur lesquels il est indispensable pour lui de porter la lumière.

Maintenant il est préparé.

Les deux heures qu'il a passées à son obstiné travail ont été bien employées, il est armé pour ainsi dire contre toute question. Aussi se lève-t-il triomphant, se tourne-t-il vers le groupe qui s'est formé autour de lui et le visage détendu, la lèvre souriante, la parole pleine et heureuse :

— Saluez, mes frères! s'écria-t-il, saluez monsieur le comte de Grannat d'Orcy!

— Monsieur le comte ? dit-on avec surprise autour de lui.

— Mes titres sont là, mes maîtres! continua-t-il en faisant signe qu'on rassemblât les papiers épars, et ici, poursuivit-il en portant la main sur son cœur, ici, où est l'audace et la force qu'il faut pour les faire valoir.

Un long applaudissement suivit l'annonce inattendue de cette nouvelle dignité du chef.

Quoique aucun n'eût encore deviné et ne fût même sur la voie, ce que disait Pierre annonçait une aventure, des périls peut-être, du nouveau du moins, et, dans tous les cas, s'il était comte, on ne l'est pas sans avoir des

forestiers, des vassaux, des officiers de chasse ou des pensionnaires, et le hourra qui accueillit les dernières paroles du Tueur fut prononcé avec l'ardeur et la vivacité de sujets à qui l'on annonce un joyeux avénement.

Après ce véritable élan d'enthousiasme, le nouveau comte fit un signe connu.

On vit qu'il y allait avoir conseil secret, et dans ce cas, il s'agissait d'instruire d'abord ceux que la troupe tenait pour les premiers dans la hiérarchie, c'est-à-dire les plus audacieux au combat, les plus alertes à l'embuscade, les plus habiles à faire tomber le guide d'une berline lancée au galop.

Le menu peuple de la troupe s'éloigna avec discrétion.

Quant aux privilégiés, à qui devaient être faites les confidences, ils restèrent avec Pierre. Deux manteaux ajoutés à ceux qui composaient la voûte et la clôture du cabinet de travail dont nous avons parlé s'ajustèrent aussitôt comme une portière à deux couleurs ; le Tueur lui-même les fit tomber.

Le bivouac resta quelque temps dans le silence. On eût dit que, malgré l'éloignement où l'on avait dû se placer, la parole du maître ne devait être ni interrompue ni troublée, quand, tout-à-coup, un murmure s'entendit ; puis des mots distincts, puis enfin de vives

répliques vinrent interrompre ce calme que nous aurions dit presque religieux, s'il ne s'agissait des gens avec lesquels nous nous trouvons.

— Non! non! cela ne sera pas!... cela ne peut être! fit entendre une voix plus animée que les autres et qui n'était pas celle du chef.

— Cela sera, s'il le faut!... cela doit être, si je le veux!

Cette fois, c'était bien Pierre qui parlait, et cette impérieuse volonté avait à peine été exprimée, que les deux manteaux qui fermaient la tente furent violemment emportés par une

masse qui alla tomber à vingt pas de là, se débattant dans les plis de l'étoffe.

On s'était approché ; la lumière éclairait les cinq personnages qu'on pourrait nommer les lieutenans : et au milieu de ces hommes, les bras croisés, la tête haute, fier et grand, les dépassant de la taille et faisant peser sur eux un regard sous lequel il les courbait, Pierre :

— Qui dit non, encore?

Celui qui avait osé prononcer le premier ce mot dont le Tueur ne voulait pas s'était relevé ; il arriva courbé, presque suppliant.

— J'ai eu tort... ce qui a été juré est juré,

ce qui a été promis est promis... J'obéirai, dit-il.

—Nous obéirons, répétèrent tous les autres.

Et cependant leur front se penchait sur leur poitrine.

De quel acte inoui de courage s'agissait-il donc qu'ils n'osassent l'entreprendre, eux toujours les premiers à l'attaque ?

— C'est difficile, apparemment, ce qu'ils auront à faire, se dirent les gens de la troupe qui avaient cru pouvoir se rapprocher.

— Il faut que je vous quitte, mes amis,

dit le chef. Voilà la dernière étoile qui paraisse avant que le jour vienne... A la voir splendidement reluire, ne dirait-on pas que c'est la mienne, frères?

— Je l'espère... mais le jour qu'elle annonce sera rude! ajouta un de ceux qui dans le huis-clos venaient de s'opposer à ce quelque chose d'inconnu que le maître avait impérieusement ordonné.

— Prenez garde de laisser mouiller votre poudre, mes dignes et mes vénérés! dit celui-ci en s'éloignant.

Ce dernier adieu avait retenti dans la forêt

depuis environ une heure quand le Tueur franchit de nouveau l'appui de la croisée qui le faisait pénétrer dans sa chambre.

Au moment de ce retour, le phénomène ordinaire aux pays rocheux et accidentés avait eu lieu, les eaux avaient coulé rapidement sur les pentes, et à l'endroit où Pierre s'était laissé glisser en s'en allant, précisément à l'espèce de cap que formait la maison, c'était tout au plus à présent une flaque d'eau, et contre la muraille une large place limoneuse sur laquelle la route était glissante, mais facile. Bien en prit à Pierre, car il était barassé de fatigue.

Aussi n'eut-il pas touché plus tôt le plancher

de sa chambre, qu'il se débarrassa de ses vêtemens et les jeta à l'aventure, et après avoir été prendre la précaution de regarder si le verrou qu'il avait soigneusement tiré n'avait pas bougé de place, il se coucha.

Quand le Tueur se réveilla, ce ne fut pas sans un mouvement de crainte qu'il regarda le rayon qui pénétrait dans sa chambre.

L'heure assignée par Sara approchait. Il se répéta ce qu'il s'était dit déjà avec une terreur que nous avons dû remarquer : — Se trouvera-t-elle à ce rendez-vous ? N'est-ce pas dans un moment où elle n'était pas à elle

qu'elle me l'a donné? Et, si elle y va, que va-t-il se passer? que va-t-elle me dire?

Mais ce serait avoir mal fait connaître Pierre, si l'on ne savait déjà qu'aussitôt qu'un mouvement de faiblesse arrivait au cœur de cet homme, il mettait à honneur de le vaincre et de le subjuguer.

Il y avait en lui comme un spectateur de lui-même devant lequel il ne voulait jamais avoir à déchoir, et devant lequel il faisait encore parade de sa bravoure et de sa mauvaise nature; à cette heure, ce mouvement eut lieu, et Pierre se leva reposé et prêt à tout.

Il mit de l'ordre dans la chambre qu'il

allait quitter, fit disparaître les traces de sa sortie de la nuit, accomplit avec soin sur lui-même une toilette scrupuleuse, se para avec entente et bon goût ; puis, se mettant bien en mémoire le personnage qu'il allait jouer, il pensa qu'il pouvait se montrer et ouvrit la porte par laquelle il pénétra dans la chambre où il avait laissé Mesmer et sa compagnie.

Personne n'y était plus ; on avait pris congé sans doute. Le bol de punch préparé, comme une des précautions du commandant, était encore sur la table, non point intact, mais on pouvait deviner que l'attention des auditeurs de Mesmer avait fini par devenir si grande que l'on avait oublié de le vider.

Ce qui étonna Pierre ce fut que Sara n'eût pas accompli son occupation d'ordre de tous les jours, et qu'il n'entendît pas plus au loin le bruit de ses pas. Mesmer était allé accompagner ses hôtes sans doute, mais Sara?

Le silence inaccoutumé de la maison effraya le Tueur. C'était la première fois peut-être que l'isolement lui semblait étrange et pénible à supporter.

— Allons! elle ira, dit-il... Voyons si elle l'ose!

Et tout en se disant: Voyons si elle l'ose! il n'osait pas, lui! et ce fut sans vouloir se

l'avouer ou s'en rendre compte que, pour s'exciter au courage, il prit dans ses mains le large bol qu'il vida d'un trait.

La nuit tourmentée qui avait eu lieu avait chassé les nuages, les fleurs qui n'avaient pas été fauchées se redressaient sur leurs tiges, le ciel avait sa pure tenture d'azur;

autour de Pierre tout s'égayait, tout était vivant, tout était heureux de vivre.

Les arbres sous lesquels il faisait sa route portaient vigoureusement une plus franche verdure que la veille. Balancés aux fraîches brises qui les agitaient, on eût dit que c'était comme autant de rameaux de fête secoués en l'honneur d'une grande journée.

— Allons! s'écria le Tueur, ce ne peut pas être ainsi autour de moi pour qu'il m'arrive mal... C'est une journée de fiancé ceci!

Il s'avançait vers l'endroit de la rive où déjà nous avons vu Sara aller puiser l'eau nécessaire au ménage, soulevant légèrement sa

cruche comme quelque pure statue détachée d'un bas-relief antique, et à mesure que Pierre allait plus avant, peut-être excité par la liqueur qu'il avait voulu donner comme un supplément à son énergie, peut-être enivré par l'air qui semblait à cette heure, et par les chaudes vapeurs qui commençaient à s'élever, imprégné de je ne sais quel luxe de vie, peut-être encore parce qu'il se rappelait que là Sara s'était appuyée sur lui, et qu'il l'avait pressée contre sa poitrine :

— Allons, ajouta-t-il presque avec joie, ce n'est pas du courage, c'est de l'amour qu'il faut porter ici !

Enfin il aperçut Sara. Il hâta le pas, en se

souvenant toutefois que sa démarche devait paraître encore languissante.

— Avant moi? dit-il, en s'avançant vers elle.

Ce fut alors qu'il s'aperçut que la jeune femme était couverte de son voile. Elle fit signe au Tueur de s'arrêter.

Cet homme sentit qu'il fallait obéir.

Sous le voile de Sara, on pouvait voir que sa paupière s'était baissée ; mais son visage était empreint de cette majesté et de cette sécurité puissante que donne un grand devoir à accomplir. A travers les mailles du noir

tissu dont les plis obscurcissaient une partie des traits, tandis que, par intervalles, et là seulement où l'interposition de la trame simple ne faisait qu'ombrer de pures lignes, un peintre eût pu trouver l'inspiration du type idéal de la Némésis chrétienne, de la vengeance divine qui se cache encore et va se révéler, qui déjà à demi hors du nuage sur lequel elle a été portée, est près d'en sortir tout entière pour effrayer et pour punir.

Pierre fut tenté d'arracher ce voile; le face à face lui semblait moins difficile à supporter.

Il y eut un silence.

— Vous avez voulu que je vinsse ici, Sara,

dit enfin le Tueur d'un accent plus doux qu'il n'était habitué à le prendre, et avec une parole qu'il fut étonné lui-même de trouver si soumise.

— J'ai prié toute la nuit, monsieur, répondit Sara; ma prière a été fervente. J'ai cherché dans les profondeurs de ma conscience pour savoir s'il était bien de faire ce que je fais... j'ai invoqué Dieu pour qu'il me préparât à cette entrevue... J'espère que j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

Ici, Sara fit une pause; sa poitrine se gonfla.

— Vous avez beaucoup à m'apprendre, reprit-elle. J'ai, moi, un seul mot à vous

dire... Vous n'êtes pas M. de Grannat. Vous n'êtes pas Georges.

Une commotion eut lieu dans l'âme du Tueur, laquelle retentit sur sa physionomie.

— Ceci est inattendu, Sara, dit-il, cherchant à se remettre. Cette parole si imprévue me trouble, me confond... Je ne dis pas qu'elle me désespère, car il n'est pas possible que ce que tu viens de dire ait trouvé place ni dans ton cœur ni dans ta pensée.

— Vous n'êtes pas M. de Grannat, répéta lentement Sara. Vous n'êtes pas Georges... Ceci est maintenant dans ma pensée et dans mon cœur, poursuivit-elle, en pressant sa

main contre sa poitrine, comme on la presse sur une plaie au moment où elle déchire.

— Je ne suis pas Georges, dis-tu ? quelle idée affreuse t'obsède? Que me faut-il croire?... Sara ! Sara ! ta vie et la mienne ont été bien tourmentées... Nous avons failli succomber à de terribles épreuves ; mais qu'est celle-ci, Sara?... Sommes-nous réservés à l'affreux malheur que tu me méconnaisses !

Et Pierre joignit les mains, désespéré en apparence ; il acceptait cette lâcheté en personnage qui se sert du moyen, voyant le but, quoique la voix de sa propre nature lui criât : — Prends cette femme si tu la veux ! emporte-la ! mais ne mens pas.

— Je n'ai pas perdu la raison, répondit Sara. Je ne suis saisie d'aucun vertige... je souffre, mais la fièvre de cette souffrance ne m'obsède pas... Dieu a secoué son flambeau sur votre tête!... c'est cette nuit que la lucidité s'est faite en moi... Hier seulement, j'étais folle! hier je croyais en vous, hier, mon Dieu! j'ai entendu, ici même, battre votre cœur contre le mien et rien ne m'a dit: — Mensonge!

— C'est hier que tout était vérité, Sara! c'est aujourd'hui que tout est mensonge!... Hier tu n'avais pas écouté cet homme qui se fait ton maître, cet homme qui prend sur toi un pouvoir qu'il ne prendra plus, j'espère!... que je ne veux plus lui laisser prendre, en-

tends-tu, mon aimée !... hier tu n'avais pas entendu le récit de ses rêves !... hier tu n'avais pas ouï les merveilles de son monde de lumière ; aujourd'hui t'en voilà encore toute eblouie, pauvre enfant !... Il ne t'ôte pas la raison, ce Mesmer, non ! mais il l'éblouit !... tu n'as pas le vertige, non ! mais tu n'es pas encore éveillée.

Et il cherchait à presser la jeune femme sur son cœur, il lui donnait les noms les plus doux, et quoiqu'il se sentît entraîné par sa propre passion, se possédant encore, il retrouvait dans sa mémoire les noms appris dans la correspondance que cette nuit même il avait étudiée et les répétait en les faisant siens, puis, et toujours, il voulait convain-

cre Sara que c'était par une espèce de contagion mystique qui l'enlevait au monde réel pour la plonger dans celui des hallucinations et des songes, qu'elle croyait ce qu'elle était venue lui dire.

— Ta tête est faible, pauvre femme ! si ton cœur est fort... Rappelle-toi toute ta vie; mais rappelle-toi aussi que celui qui est venu t'appuyer, c'est moi !... Tu me disais vrai hier : il faut t'éloigner d'ici... il faut partir !... Ce Mesmer a des enchantemens qui te jettent au delà de nous... Il fait pénétrer en toi-même des pensées qui me nuisent... Il usurpe sur moi !... Sara, je suis jaloux !

— Il n'y a de place usurpée ici que celle

que vous avez voulu prendre, dit Sara qui regardait cet homme avec pitié et qui s'étonnait de voir tant de force unie à tant de bassesse.

— Encore ! s'écria Pierre.

Et il donna de son pied contre la terre. Le courroux montait en lui et y montaient en même temps les vapeurs du punch dont il s'était abreuvé.

Il avait eu peur de Sara d'abord ; mais ç'avait été une peur pareille à celle que le plus courageux éprouve avant l'heure décisive d'un duel, et lorsqu'il connaît la sûreté de la main de son adversaire ; mais celui-ci venu, le

terrain choisi, l'ennemi mesuré, l'arme en croix, la pointe du fer vue, tout est dit : le cœur se hausse, le bras se fait fort, et quelquefois malheur au juste ! Comme à présent, malheur à Sara !

— Je suis venue ici pour que vous me répondiez, dit la jeune femme plus promptement que les réflexions qu'il nous a fallu faire ne nous ont permis de la laisser parler. — Je ne veux pas vous perdre; non, je ne le veux pas ! Pour moi, Dieu seul a le droit de punir... Pour moi, possédant seule un secret qui tue ou qui seulement emprisonne, je ne le dis pas... c'est là ma foi, c'est là ma règle, c'est là mon serment; et puisque vous savez ma vie, vous savez aussi qu'il s'y est trouvé un

instant terrible où cet enseignement a dû m'être fait.

— Vous n'avez donc à redouter de moi que moi-même, ajouta-t-elle de sa plus douce, et nous dirons de sa plus évangélique voix, et, si vous le voulez, vous n'aurez qu'une prière à entendre. Je ne sais qui vous êtes... je sais seulement à présent ce que vous avez voulu; mais c'est un crime que de le vouloir... Ayez pitié de moi! où est Georges?

Sara était tombée à genoux devant le Tueur. Son voile s'était écarté. Elle était là, penchée en arrière, ses mains unies, ses beaux yeux à nu, sa poitrine virginale soulevée; elle se tenait dans une imploration telle, qu'en vou-

lant écouter la réponse du Tueur, qu'en l'espérant de lui, elle semblait se dépouiller peu à peu d'une dignité contre laquelle elle voyait que Pierre était résolu de s'armer ; à l'insu d'elle-même, elle prenait tout le charme des jeunes filles qui demandent grâce et qui se font belles à mesure que leur vient la crainte, comme si la beauté était une caresse qui dût attendrir les plus inflexibles.

Mais en la voyant ainsi, celui qu'elle implorait l'enveloppa dans un long regard d'amour et de désir.

— Où est Georges, mon Dieu ? s'écria Sara.

— Vous êtes bien belle, madame !

— Qu'avez-vous fait de Georges?... oh! pourquoi ne pas répondre ?

— Et pourquoi vous-même ne voulez-vous pas que je sois lui?

Sara se releva épouvantée, mais fière à présent.

— Parce que lui n'avait pas votre regard, dit-elle, en penchant sa tête pour faire retomber son voile sur son visage, car les mains de la pauvre femme étaient prises dans les fortes mains du Tueur. — Parce que si sa main prenait les deux miennes, ce n'était pas avec cette horrible étreinte, mon Dieu! parce que, lui, quand il était près de moi... je n'a-

vais pas peur !... je ne me sentais pas de haine et de mépris !

Elle avait bien pensé. A cette insulte, Pierre désunit ses mains et laissa libre la jeune femme, mais ce fut comme un tigre qui rentre son ongle, surpris que sa proie lui ait fait une morsure. Il se redressa, regardant Sara fixement. On eût dit qu'il voulait quitter la terre pour retomber d'une plus grande hauteur sur sa victime.

— Répète que tu me hais, mais ne redis pas l'autre mot !... s'écria Pierre, ou tu es perdue !... comme lui.

— Comme lui ! répéta Sara d'une voix

désespérée... comme lui !... Qu'en avez-vous fait ?... où est-il ?

— Où sont ceux que je hais !... mort !

— Mort !

Elle allait tomber, Pierre la retint ; elle se débattait dans ses bras. Peut-être, en effet, eût-elle expiré si elle n'eût rassemblé ses forces, pour n'être point ainsi dans les bras de cet homme ; peut-être, sans sa honte, succombait-elle à sa douleur. Pierre la regardait se débattre, il était sans pitié, sentant son haleine, respirant son souffle, écoutant le battement de son cœur.

— Mort ! mon Dieu !... mort ! s'écria la jeune femme égarée.

— Mort! mais je vis, moi!... mais j'ai le même visage... regarde-moi : tu t'y es trompée..... qu'y a-t-il de plus aujourd'hui qu'hier?... mais j'aurai le même cœur, j'aurai le même amour.

— Mort!

— Mort!... mais il ne t'a jamais aimée comme je t'aime!

— Mort!.

— Mort!... Mais qu'avait-il besoin de ta vie? qu'avait-il besoin de ton amour, lui!..... Oh! Sara, prends pitié de moi; à ton tour c'est moi qu'il faut que tu aimes.

— Que Dieu me soit en aide !... Georges ! Georges !

— Ne l'appelle pas !... ne l'appelle pas ; car il me semble qu'il vient !... Ne l'appelle pas, car il me semble que je vais le voir, non pas secouant son linceul, non pas m'apparaissant avec ce terrible visage qu'il me montra quand ses mains formèrent un cercle qui prenait sa vie... mais qu'il va paraître comme un rival, comme un homme qui accourt pour t'enlever à moi !... Oh ! je voudrais qu'il vînt.

Et il posa Sara sur un tertre, et tourna autour d'elle par cercles rapides comme on dit que les sauvages tournent autour de leur ennemi vaincu. Il regardait Sara, dont alors les

cheveux étaient épars, et l'épaule nue. La pauvre femme, malgré sa terreur, malgré sa faiblesse, cherchait quel passage elle pourrait se faire pour prendre la fuite ; mais en attendant, pelotonnée sur elle-même, craintive, palpitante comme une colombe sur laquelle l'oiseleur va mettre la main, elle laissait tomber des larmes silencieuses.

— Que tu es belle! répétait Pierre. Que tes yeux sont beaux!... Oh! tes larmes! tes larmes!... Ne pleure pas! Tout cela me tente!... Ne te débats pas ainsi!... Ne regarde pas si tu fuiras par là ou par là!... Vois-tu, il a été écrit pour moi : toute résistance, il faut la vaincre!... Dis que tu m'aimes!... Dis seulement que tu m'aimeras!... Dis seulement que tu me

laisseras être autour de ta vie... que ce regard se lèvera sur moi quelquefois... Je t'ai trouvée, Sara ! je ne veux pas te perdre : as-tu bien compris ?

A ce moment, Sara rencontra un des plus ardens regards du Tueur. De ses cheveux à ses pieds, et dans tout elle-même, tomba un frisson glacial.

L'exaltation, l'amour et l'ivresse de Pierre étaient à leur comble.

On était à cette heure de la journée où la chaleur se fait le plus sentir. Sous le sombre toit de feuillage s'élevaient, de la terre, des arbres et des plantes, ces pénétrantes émana-

tions qui se croisent, se mêlent, et, presque visibles et palpables, montent à la tête et au cœur.

Sara vit le danger, car à l'endroit où ils se trouvaient tout était mystère, silence et obscurité. La pudique femme rassembla au fond d'elle-même toutes ses forces, et se levant tout-à-coup, comme une gazelle qui fait une feinte, elle courut devant elle.

Un peu plus au loin, dans une sorte de clairière, glissaient de vifs rayons ; elle alla se réfugier sous le faisceau de lumière : il lui semblait que cette clarté était comme une vibration de l'œil de Dieu et qu'elle s'y plaçait

ainsi sous son regard ; mais, en y arrivant, elle tomba.

Pierre l'eut bien vite enlevée de terre.

— Au secours ! mon Dieu ! s'écria-t-elle ; au secours !

— Ne m'oblige pas à user de ma force !

— Au secours !

— Si on entend, malheur à ceux qui viendront... Mais plutôt malheur à toi-même !

Et aussitôt, avec son fardeau, Pierre se mit en marche. Où voulait-il aller ? Le savait-il lui-

même : il voulait que Sara ne lui fût pas enlevée. Et cette pensée dominait sa pensée la plus coupable.

Cependant il courait, ayant chargé cette femme sur ses épaules, comme nous l'avons vu à l'hospice charger le corps de celui dont il l'avait séparée. L'espace fuyait devant lui.

Sara, se sentant ainsi emportée, espéra qu'il la tuerait ; elle espéra du moins qu'elle mourrait dans la course ; ses bras étaient libres, et quelquefois en passant à côté d'un arbre, elle l'embrassait, cherchant à s'y retenir, pensant que, de fureur impatiente, cet homme la briserait par une secousse ; mais lui, au contraire, la préservait avec une sollicitude

inouïe, avec une dextérité rare, et quand ce mouvement lui était indiqué, il faisait au milieu du taillis une courbe subite, il décrivait un angle imprévu.

Tout tourbillonnait autour de Sara. Cette sorte d'illusion que l'on éprouve dans une barque lancée en plein fleuve, emportée par les grandes eaux d'une inondation, la pauvre femme l'éprouvait. Les mélèzes, les sapins, les chênes, les hautes plantes glissaient à sa vue; à peine respirait-elle?

Une fois, tant la sainte pudeur de son âme était grande, en demandant pardon à Dieu de penser au suicide, elle laissa tomber sa tête

pour que le sang descendît et l'étouffât ; mais le Tueur vit cela.

— Oh ! qu'on ne m'échappe pas ainsi ! dit-il.

Et, par un mouvement subit, il la fit venir dans ses bras et la tint devant lui, visage à visage presque, comme une mère tient son plus jeune enfant ; et, toutefois, il lui faisait entendre un rire moqueur et d'ironiques et terribles paroles.

—Quoi ! c'est ainsi ! disait-il avec l'étrange joie de la folie ; c'est ainsi qu'on force le Tueur à aller en bonne fortune !

— Le Tueur ! répéta Sara. Le Tueur !

Et il lui vint en mémoire ce qu'elle avait entendu conter de cet homme et de la férocité de ceux qu'il commandait ; elle cria de nouveau :

— Oh ! mon Dieu ! personne ! personne!

— Personne que toi et moi, ma fiancée ! marche ! marche !

Cependant un bruit s'entendit, un bruit de voiture qui roulait sur une route voisine. Sara espéra.

— A moi !... Oh! à moi !...

Pierre coupa brusquement le chemin qu'il semblait avoir voulu suivre, et de nouveau dévora l'espace. Le bruit de la voiture s'éteignit. Mais, plus loin, des bûcherons coupaient du bois : Sara entendit le bruit de la hache.

— A moi ! cria-t-elle encore.

Alors le Tueur changea sa route ; il grimpa des rochers, gravit des pentes, s'éleva de frise en frise ; puis, tout-à-coup, il connut qu'il s'était approché des endroits habités ; Wald-Hust était en vue. Sara devina cette circonstance, elle rassembla ses forces pour appeler ; mais, l'écoutant, Pierre furieux, se prit à chanter à pleine voix.

C'était une fois une folle chanson flamande, une fois un refrain anglais, une autre encore, une vive ballade de la Norwége. Alors, Sara, elle, se mit à prier ; ses lèvres murmurèrent les paroles de l'hymne catholique qu'on récite au lit des agonisans.

— Bel épithalame pour un jour de noce ! dit-il.

A ce dernier mot, à cette parole de menace, la malheureuse femme fit un effort surhumain, elle se retourna dans les bras du Tueur.

Au bas de la montée que ce furieux gravissait avec une hardiesse qu'on n'eût pu attribuer à aucune créature humaine, elle vit

briller des armes, commença à distinguer des uniformes. Elle poussa un cri.

Des soldats, partis apparemment de Wald-Hust, allaient tourner à ce moment et voir en plein Sara et Pierre, quand celui-ci fit un bond sur le côté, soutint Sara d'un seul bras, dans lequel il l'enserra davantage, et, de l'autre, il saisit un jeune mélèze qui se dressait sur le bord d'un gouffre presque à pic. Sous ce poids nouveau, l'arbre pencha, et le pied du Tueur, appuyé sur une anfracture, tandis qu'il tirait à lui de toute la vigueur de son bras, fit faire à l'arbre un arc rapide, de façon que le rocher au dessus duquel le buste de cet homme eût dépassé et eût été vu, le cacha lui et sa proie.

— Si tu appelles... nous tombons ! dit Pierre dont les reins se courbaient et qui voyait la ligne rocheuse sous laquelle ils surplombaient, tandis que Sara, elle, pouvait voir bouillonner les eaux et mesurer l'abîme.

Le corps d'athlète du Tueur ne vacilla point. Gardant un imperturbable équilibre, il semblait soutenu par une force inconnue.

— Pourras-tu m'aimer un jour ?

— Jamais !

Pierre secoua fortement l'arbre et eux-mêmes. Sara ne manifesta aucune crainte : la

part humaine qu'elle pouvait donner à l'effroi était passée.

— Tu as peur?

— Je prie.

— Tu regardes l'abîme?

— Je vois le ciel.

— Tu me maudis?

— Je te plains.

— Quoi!... tu ne me hais pas?

— Pas plus que je ne vais haïr la pointe de

ce roc sur laquelle tu nous penches et où va se briser ma poitrine.

— Ce n'est pas lui qui la brisera.

Il colla sa tête sur l'épaule de Sara avec rage, avec amour.

Oserons-nous le dire? la dent de ce furieux creusa la chair de la martyre et de la sainte. Le vertige de la destruction l'avait saisi. Il voulait mourir avec Sara, mais au moment où il voulait mourir, son amour allant plus loin que la mort, il provoquait un acte de haine, il excitait une malédiction. Il était, lui, le Tueur, elle était, elle, la pure et l'angélique.

Sara lui était supérieure de toute la hauteur des anges sur les démons.

Il avait dit pourtant qu'elle lui serait unie ; aussi, ne pouvant s'élever avec elle, il eût voulu la faire tomber avec lui. Entre elle et lui, au delà de la vie même, il eût voulu combler l'espace. Maudire ! n'est-ce pas le poignard de la parole? n'est-ce pas le meurtre accompli sur l'âme ? n'est-ce pas sur la création de Dieu pousser l'anathème qui perd l'âme au lieu du fer qui brise la vie? Que Sara fasse entendre sur lui un mot de haine et il se laissera glisser, pour qu'à l'instant, plus loin que l'abîme, entre l'âme de Sara et la sienne, le niveau se fasse sur la balance de Dieu... l'insensé !

— Je veux que tu me maudisses, Sara !

— Je te pardonne.

— Ne sens-tu donc ni la douleur ni l'outrage ?

— L'outrage et la douleur furent plus grands sur le Calvaire.

A ce moment, l'épaule de Sara laissa tomber une goutte de sang. A ce moment aussi, une larme parut dans l'œil du Tueur, roula sur sa joue et alla se mêler à ce sang qui coulait.

Alors, il cessa d'appuyer si fortement son

pied sur la pierre ; il détendit ses reins, permit à l'arbre de reprendre son élasticité, le laissa ramener lui et son fardeau sur la frise qui côtoyait les murailles du gouffre.

— Le sang de la rédemption a coulé, dit-il.

— Et aussi les larmes du repentir, reprit Sara.

Le visage du Tueur, sur lequel un instant de pâleur et de pitié avait laissé se dessiner des traits qui lui faisaient une grandeur sauvage et imposante, son visage, disons-nous, devint pourpre à cette pensée de Sara. Chacune de ses grandes lignes se perdit dans ce brun foncé que lui firent le sang, l'orgueil et la colère,

comme l'eau dont on vient de troubler le fond vaseux jette à l'instant son limon à la surface.

— Moi ! j'ai pleuré, dit-il avec la forte voix qu'il avait un moment oubliée, j'ai pleuré !... Ce n'est pas vrai !

Et il frappa du pied au souvenir de cette larme échappée et du mot que venait de dire Sara par lequel elle souffletait toute la fierté de la vie de ce superbe.

— Va-t'en ! femme, va-t'en !.... mais le secret, là-bas !... entends-tu !... A présent plus que jamais, que le secret soit ta règle et ta foi !... ou la mort à ceux à qui ta bouche pourrait l'apprendre.

Et, détournant la vue, il la poussa loin de lui, comme on pousse un enfant que l'on voit au moment d'être broyé par une roue.

IV

En laissant à gauche les montées rocheuses qui bordent la forêt Noire, sur la route qui conduit du pavillon de chasse à Wald-Hust roulait bien doucement le

cabriolet du médecin de l'hospice, si doucement et à bride si relâchée, que de temps en temps le cheval pouvait brouter l'herbe à son aise, ou, dressant l'oreille, regarder curieusement les daims qui passaient, souvent à petite portée.

Cette lenteur s'expliquera facilement quand nos lecteurs auront appris que Mesmer marchait à pied à côté du véhicule, discutant avec son confrère sur tout ce qui avait été dit.

Les inductions de l'adepte, ses faits à l'appui, les dénégations de son adversaire et ses preuves aussi, à lui, allaient d'un train qu'on pourrait dire académique.

Jamais sur cette paisible promenade n'avaient été prononcées de si vives paroles, et les belles majuscules emmêlées que le couteau des amans du pays avaient tracées sur les écorces les plus lisses et que l'on voyait par distances, protestaient par une pensée d'idyle allemande contre la chaleureuse hostilité des interlocuteurs.

Mesmer était un enthousiaste, un fervent, un apôtre; le médecin de Wald-Hust était un sceptique, un savant, et, de plus, pour nous servir d'une expression de Mesmer lui-même, un railleur doublé d'un incrédule.

Toutefois, bien souvent l'enthousiaste l'emporta sur l'homme froid; mais quand ceci

arrivait, un signe visible témoignait qu'au fond de l'âme le diable ne perd rien, comme on dit, avec les prétendus impassibles : car, alors, le cheval, laissé si tranquille, recevait par les flancs un coup de fouet si bien cinglé que l'incrédule était emporté à vingt pas de l'argument qui le contrariait.

A examiner avec une minutieuse attention le poil enlevé sur la croupe du coursier, on aurait pu compter combien de fois Mesmer avait eu raison, et à quel degré.

— Vous ne parlez que par cantates, docteur ! dit enfin le médecin de Wald-Hust.

— Vous ne réfutez que par épigrammes, mon confrère !

— Il y a une chose à laquelle on ne peut pas croire : à l'impossible.

— Il y a une chose à laquelle on ne peut pas ne pas croire : à l'évidence.

Ils en étaient là d'un dialogue qui promettait de se prolonger et qui s'aiguisait pour devenir plus animé, lorsqu'à l'un des embranchemens de l'avenue qu'ils suivaient encore, ils aperçurent, venant à eux, le jeune officier qu'ils avaient quitté depuis plus d'une heure, lequel, pendant que dissertaient les docteurs, avait eu le temps d'aller au château. Il en revenait accompagné d'un peloton de soldats.

—Qu'y a-t-il? interrogea Mesmer à qui l'air du lieutenant donna à penser.

— Il y a, docteur, que vous ferez bien de demander à votre ami qu'il vous fasse place à côté de lui pour retourner vivement chez vous, où nous allons... et non pas seuls.

Il montrait en même temps les militaires qui le suivaient et, par un geste double, il désignait un autre peloton qui prenait l'avance par une route abrégeant le chemin qu'il y avait à faire de l'endroit où ils se trouvaient à la demeure de Mesmer.

—Que voulez-vous dire? mon Dieu! s'écria celui-ci effrayé.

— Vous me répéterez cette question chez vous... j'y répondrai.

— Vite ! vite ! entendit-on crier au loin la voix du commandant.

On pense bien que, cette fois, l'espace à franchir fut plus rapidement parcouru que tout à l'heure. Le médecin de Wald-Hust, s'il se montrait un savant entêté, était un homme de cœur, et, à ce retour précipité, ce fut à bonne intention que le cheval reçut les coups de fouet qui le poussaient en avant.

Tout-à-coup Mesmer posa son bras sur celui du docteur, qui tenait la bride, comme pour le forcer d'arrêter.

— N'entendez-vous pas ? dit-il.

Le cabriolet fit une halte. C'était la voix de Sara sans doute que Mesmer avait entendue ; mais ce cri indistinct ne se renouvelant plus, ils passèrent.

— Ecoutez ! dit un moment plus tard et plus au loin, le commandant qui marchait en tête de sa troupe.

On écouta.

C'était sans doute la dernière plainte que la jeune femme avait poussée; mais, à ce moment, la hardiesse du Tueur le mettait à l'abri des

regards. Rien plus ne troublant le silence, le commandant suivit sa route.

Arrivé, Mesmer parcourut d'abord le jardin, puis les trois pièces qui composaient le pavillon de chasse.

Tout était comme il l'avait laissé ; rien n'annonçait que les inquiétudes du jeune officier fussent justifiées ; l'absence de Sara eût pu l'effrayer, si l'absence de M. de Grannat ne l'eût rassuré en même temps.

— La journée est si belle ! dit-il ; il sont à leur promenade du matin… je suis sûr que nous allons les trouver sous quelque ver-

doyant abri, sentimentalement assis, causant de leur passé.

Les deux docteurs étaient dans la chambre de M. de Grannat alors que Mesmer disait ces paroles tranquillisantes. A peine il avait achevé, qu'un petit coup s'entendit à la vitre du côté du jardin.

C'était le commandant qui frappait. Mesmer ouvrit la croisée.

— Eh bien? dit-il.

— Vous n'avez rien remarqué dans la maison? demanda le commandant.

— Tout est comme nous l'avons laissé... Mais de quoi s'agit-il donc? qu'avez-vous à m'apprendre? et s'il y a quelque chose d'inquiétant à connaître, comment se fait-il que ce soit à Wald-Hust que vous l'ayez su ?

— Ce n'est point à Wald-Hust : c'est ici... c'est ici, avant notre départ.... C'est mon jeune lieutenant, dont l'œil alerte a tout découvert; mais nous n'avons voulu effrayer ni une femme, ni un docteur, ni un malade... D'ordinaire ce n'est pas dans le jour que ceux que vous pouvez avoir à craindre font leurs coups, et discrètement nous avons pensé....

— Qui? qui sont-ils donc ceux dont vous

parlez? interrompit Mesmer. — Pourquoi m'effrayer sans motifs?

— Sans motifs? répondit le jeune officier, lequel ne s'avança pas ainsi que l'avait fait le commandant, mais qui montra du doigt, sur la terre trempée, la marque d'un pied qu'on pouvait suivre de la rive de la Schult jusqu'au mur où il s'arrêtait, juste sous l'appui de la croisée.

— Sans motifs! répéta le commandant, en homme qui, à l'instant même, découvrait un nouveau sujet d'alarme.

Et il désignait sur la tablette de la fenêtre,

dessinée en large tache de boue, la trace du même pas que l'on voyait sur la terre.

— Sans motifs? ajouta presque en même temps le docteur de Wald-Hust, ne donnant pas à son confrère le loisir de s'écrier en sa surprise. — Sans motifs! répéta-t-il.

Puis, il avança sous le regard de Mesmer d'abord, et ensuite en dehors de la croisée, un des souliers qu'à son retour de la forêt Pierre avait poussés bien avant sous le lit.

L'habitude d'investigation du médecin, excitée par les précautions qu'il voyait prendre aux officiers, lui avait fait découvrir cette singulière pièce de conviction.

Une même exclamation d'étonnement fut poussée par tous les personnages de cette scène.

— Votre monsieur de Grannat est-il somnambule aussi? dit ensuite le médecin de Wald-Hust. Vous en avez deux dans la maison... Ça se gagne!

— Eh! monsieur! s'écria Mesmer.

Puis, sans répondre autrement à ce sarcasme, il passa vivement devant son confrère et courut tout-à-coup dans la direction du jardin, désignant par un mouvement rapide, l'objet de son nouvel effroi.

C'était Sara ; elle arrivait, elle courait, ou plutôt s'avançait par élans et comme par convulsions. Un blessé qui fuit son assassin court ainsi ; jamais plus de peur ne se vit sur un visage humain.

Suivant la ligne droite, sans retourner le visage en arrière, sa prunelle intelligente désignait que l'objet de sa terreur devait être sur ses pas. Les longs rouleaux de ses cheveux flottaient, ses vêtemens étaient en lambeaux, ses mains en sang, l'un de ses pieds était nu.

Haletante, tantôt se tenant aux arbres, tantôt s'en détachant pour reprendre sa course comme si une main eût été près de la saisir,

comme si déjà elle eût senti le souffle d'un ennemi qui la poursuivait, on voyait qu'elle cherchait à pousser une parole de détresse et n'en avait pas la force, que la volonté d'appeler au secours était en elle, mais que sa terreur lui en ôtait la puissance.

Mesmer la reçut dans ses bras.

Déjà le médecin de Wald-Hust était là, et bientôt les deux officiers s'y trouvèrent aussi.

Sara n'avait pu que faire entendre un cri étouffé :

— Sauvez-moi !

Puis, son corps s'était raidi, ses membres s'étaient tordus, sa figure avait pâli de la pâleur de la mort.

Le docteur de Wald-Hust s'empressait autour d'elle.

— Laissez, monsieur ! laissez, s'écria Mesmer. Ici, la médecine humaine est insuffisante.

Alors le magnétiseur promena sur les yeux et sur les tempes de Sara un souffle doux et lent.

Soudain les membres raidis de la jeune femme se détendirent. Un peu de sang rosé

se répandit sur son visage et s'en retourna comme si ç'avait été un envoyé qui apportât une réponse. Sara parut dormir.

Le sentiment tranquille que donnent les peintres aux bienheureux qu'ils mettent dans la gloire était répandu sur la jeune femme dans toute sa plénitude. Faites un marbre touché par un ciseau suave de l'une des plus paisibles vierges de Raphaël, et vous aurez une idée des formes pures et reposées de Sara, après une si grande agitation.

Cependant Mesmer avait ramené sur la poitrine découverte de la jeune femme les longues boucles de ses cheveux défaits; puis,

après l'avoir ainsi chastement voilée, il toucha de sa main à l'endroit du cœur.

— Afin qu'il s'apaise, dit-il.

Ensuite au front.

— Afin que la pensée se calme et que l'esprit voie.

Autour de Mesmer et de sa somnambule il se fit un silence pareil à celui qui se fait dans une mystérieuse chapelle au moment où le pied en franchit le seuil, comme si on laissait derrière soi tout le bruit de la vie.

— Qui vous a effrayée, Sara ?

— Lui.

— Qui nommez-vous lui ?

— Cet homme qui marche par la forêt (2)

— Quel est cet homme?

— On l'appelle le Tueur.

Chacun s'étonna.

— Pierre-le-Tueur est mort, dit le jeune officier.

Non point machinalement, mais par une de ces promptes inductions qui arrivent à l'es-

prit après que de nombreuses pensées y ont été assemblées une à une comme les fractions éparses de lumières dispersées qui, mises en faisceau, font tout-à-coup torche et foyer, Mesmer pensa que la parole du jeune officier était une indication qui lui marquait la voie dans laquelle il fallait interroger. Il répéta donc à Sara ce qui venait d'être dit.

— Pierre-le-Tueur est mort.

— Il n'est pas mort... C'est lui qui marche par la forêt, vous dis-je!... c'est lui qui m'a enlevée... c'est lui qui m'a poursuivie...

— On se regarda. De profondes questions étaient dans tous les yeux.

— Vous voyez qu'il y a aberration ! semblait dire le médecin de Wald-Hust, qu'il y a folie.

Mais comme pour s'assurer de l'état de la malade il venait de lui prendre le pouls, et qu'ainsi il avait été en communication avec elle :

— Folie ? répliqua Sara, répondant à la pensée du médecin de Wald-Hust ; oui, folie ! de ne pas croire ce que je dis.

Le docteur incrédule recula.

— Interrogez-la vous-même, dit Mesmer ; maintenant elle vous répondra.

Celui-ci s'approcha de Sara avec la méfiance d'un homme habitué à tout examiner, à tout peser. Il y avait en lui le savant et l'homme : l'homme commençait à être convaincu, le savant niait.

— J'ai vu le Tueur dans sa bière, dit-il; c'est moi qui ait constaté sa mort.

— Il n'est pas mort... car il marche!... il s'avance!

Un plus grand mouvement d'effroi se remarqua dans Sara. Mesmer souffla doucement sur elle comme il l'avait déjà fait : le calme revint.

— Voulez-vous avoir du courage, lui dit-il : on nie que le Tueur soit vivant... allons-le voir, là où il est couché.

— Il est debout... je vous l'ai dit... il m'effraie !

— Allons voir alors celui qui est couché.

— Je n'ose pas.

— Pensez à Dieu.

Sara sembla murmurer une prière.

— Donnez un coup de bêche... Le voulez-vous?

— C'est fait.

— Un autre.

— C'est fait encore.

— Que voyez-vous ?

— Un cercueil.

— Brisez la planche.

— J'ai peur.

— Priez.

Une pause se fit. Chaque cœur battait.

— Brisez la planche ! répéta Mesmer d'une voix plus impérieuse.

— Je l'ai brisée... Horrible chose !

— Levez ce voile !

— Jamais !... non, jamais je n'y toucherai !

— Osez-le ! Dieu le veut.

Le visage de la somnambule indiqua un mouvement d'horreur. Un grand temps se passa comme si elle eût voulu s'essayer à regarder, et qu'enfin elle se fût décidée. Mais quand il fut bien distinct sur sa figure qu'elle avait pris sa résolution ; quand chacun trem-

blant, attendait, Sara poussa un cri affreux.

— Georges! Georges! s'écria-t-elle au milieu de sanglots déchirans, Georges! est-ce toi?

Le cri de Rachel, ce cri biblique qui a trouvé un retentissement dans le cœur de toutes les mères n'eut pas plus d'angoisse, pas plus de désespoir, ne porta pas plus d'émotion au cœur de ceux qui l'entendirent que la grande plainte de Sara à ce moment.

Dans l'ordre ordinaire, une douleur qui paraissait ainsi ressentie dépassait toutes les forces de la nature, mais, en vertu des lois inexpliquées dont Mesmer disposait en ce mo-

ment, il fit passer une nouvelle énergie dans les nerfs de la jeune femme, et voulut qu'elle vît comme dans un lointain tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle avait à voir encore. Sur ces trop vives images, il tira pourrait-on dire, comme un triple voile, afin d'affaiblir l'impression et toutefois de connaître.

Ceux qui écoutaient Sara, et Mesmer avant tous, pressés autour de la clairvoyante, étaient là comme un tribunal qui encourage, excite, fortifie le témoin dont la déposition suprême éclaire la cause en même temps qu'elle accuse le criminel. De vision en vision, le drame de Wald-Hust se noua.

Sara vit tout ; aucun détail de cette affreuse scène n'échappa à son regard intérieur.

C'était étrange et terrible à la fois, que ce visage convulsé et ces paupières fermées, que ces lèvres presque immobiles et cette parole qui sortait brisée comme si l'âme eût demandé passage à la matière chaque fois qu'une révélation venait.

Jamais notre plume, jamais celle d'un poète, jamais le pinceau d'un grand peintre, jamais le masque mobile et l'âme d'un illustre comédien, ne trouveraient ni la parole, ni l'expression, ni l'accent de Sara.

Un dernier mot était à dire par elle, et Mesmer le sollicitait.

— Vous la tuez! fit entendre une voix à

quelque distance. — N'aurez-vous pas pitié de cette femme ?

Cette voix était celle du Tueur. Il arrivait par la route qu'un instant auparavant venait de suivre la jeune femme.

— Pierre ! s'écria-t-on à l'envi, excepté toutefois le médecin de Wald-Hust.

— Pierre-le-Tueur ! ajouta le jeune lieutenant.

— Qu'est-ce à dire, messieurs ? et quelle réception m'attend ici ?... Pierre-le-Tueur ! m'expliquera-t-on le mot de cette comédie ?

— Une comédie où il y a du sang! dit le commandant.

— Des larmes et du désespoir, ajouta le lieutenant.

— Et de la torture aussi à ce que je vois!... Vos complices sont nombreux aujourd'hui, monsieur Mesmer!... que vous a donc fait Sara pour qu'elle soit ainsi votre martyre! et de quel droit la fiancée d'un d'Orcy est-elle donnée ainsi en spectacle?

D'un brusque mouvement il avait écarté Mesmer, et déjà sa main, passée sous la taille de Sara, cherchait à la soulever.

Aussitôt se débattant dans les bras de cet homme :

— Je le vois!... lui, Pierre, dit la somnambule. Oh! mon Dieu!... Chassez-le!... je souffre.... Ce bras affreux qu'il me montre... savez-vous pourquoi il l'a recouvert ainsi dans la nuit du crime?... La marque de l'assassin, Dieu ne l'a pas écrite au front, cette fois... il a permis que le bras qui a commis le meurtre portât les stigmates qui l'accusent !

— Mon Dieu! pensa Pierre qui voulut se contenir.

— C'est vrai, dit vivement le lieutenant,

que la vision de Sara frappait... Pierre-le-Tueur, celui que nous pensions mort, a le bras droit couvert d'un tatouage que tous nos soldats ont vu quand il a été pris, et moi-même...

— Allez donc, si vous voulez, déterrer vos morts! interrompit Pierre en se posant fièrement, allez-y! mais n'insultez pas à l'honneur d'un gentilhomme!

Il y eut un instant d'indécision. Mesmer imposait toujours les mains sur Sara.

— Parlez, lui dit-il, parlez! lequel du mort ou du vivant porte les stigmates?

— Le mort est pur ; le vivant porte la marque.

— Elle ment ! s'écria Pierre.

— Prouvez qu'elle ment ! dit le jeune officier en s'approchant du Tueur.

— La réfutation est facile, dit le commandant en s'avançant vers Pierre comme le jeune officier.

Cerné par eux, le Tueur se trouvait à ce moment acculé contre un fragment de muraille qui, là, commençait la clôture du jardin. On vit qu'il y posait la main pour s'appuyer. On crut qu'il voulait la franchir.

— A moi ! dit le jeune officier.

Et derrière cette muraille, à quelque distance, parut un peloton de soldats, le fusil à l'épaule, visant Pierre.

— Arrière, messieurs ! dit celui-ci sans se troubler.

D'un mouvement prompt il porta ses doigts à ses lèvres et produisit le sifflement que déjà il avait fait entendre dans la forêt.

Au même instant la réplique fut faite, et aussi prompts qu'elle, débouchèrent à l'angle du pavillon de chasse par où Pierre était sorti la nuit, six hommes déterminés, armés de cara-

bines. Chacun d'eux mit en joue un des personnages de cette scène.

La terreur fut générale. Il y eut un instant d'hésitation. Le succès d'un combat n'eût pas été douteux ; mais à quels risques !

— Pas de coup fourré, messieurs, dit froidement le Tueur. Nous avons chacun à nous les plénipotentiaires d'une trêve... Laissez parler Sara... Veuillez l'interroger, monsieur Mesmer ; mais permettez que je vous dicte... Si elle répond juste... et puisse-t-elle le faire ! le magnétisme est plus qu'une trouvaille humaine, entendez-vous, clairvoyant docteur de Wald-Hust !

Puis comme s'il eût parlé pour lui seul :

— L'âme humaine est prouvée, ajouta-t-il (3).

— Beau cadeau pour lui ! reprit, malgré le danger de la situation, le médecin interpellé.

Rapproché de Sara, Mesmer écouta les paroles que Pierre lui dit de répéter :

— Et sur le bras qui porte la marque que vous avez vue, quels mots sont écrits ?

— HASARD ! ESPÉRANCE ! répondit Sara.

— Elle a dit vrai ! s'écria le Tueur qui tressaillit... ce fut la devise de Pierre Muller sur

cette terre : le hasard qui conduit, l'espérance qui soutient.

— Pierre Muller! exclama Mesmer.

— Nos rencontres ne sont pas heureuses, cher monsieur Mesmer! dit le premier avec un reste d'accent ironique, et celle-ci ne fera pas oublier celles d'il y a vingt ans, puisque Pierre Muller est Pierre-le-Tueur.

— Oui, messieurs! ajouta-t-il en se tournant vers les deux officiers, Pierre Muller assez bon gentilhomme et tout à fait mauvais garçon, comme vous le savez maintenant.

Pierre Muller d'abord l'ennemi de Struen-

sée et plutôt son rival que son espion, car toute cette vie de colère a commencé par de l'amour, car Muller aimait la reine, non pas parce qu'elle était reine, mais parce qu'il se rencontra que c'était la femme qui l'avait le plus touché, parce qu'elle était sur cette terre où Muller ne voulait croire à rien comme quelque ange en exil sous une couronne, parce que ce cœur pur était pour moi une contemplation, parce que son âme était semblable à celle de cette Sara à laquelle Mesmer commande... Oh ! ne comptez pas sur un plaidoyer en ma faveur... Je n'accepte pas de juges!... je n'ai pas de procès à gagner... mais je puis dire que tous les cœurs m'ont été rudes...

Vrai, messieurs! tous, tant que vous êtes qui avez aimé, sachez que je valais la peine d'avoir une sœur, une maîtresse, une femme qui voulût retourner mon âme; une alliée qui fût heureuse de me convertir.

Mais quoi! mon âpre nature a fait peur à toutes celles vers lesquelles la sympathie me portait; à ma présence, tous les purs rayons se sont éteints. Je n'ai vu venir à moi que celles qui cherchaient un associé à leur faiblesse, un forfait à appeler à leur heure. On s'est enorgueilli de moi comme un bourreau s'enorgueillit de l'acier bien trempé de son glaive : AUSSI!...

A ce dernier mot de Muller qui prenait dans

sa bouche une signification menaçante, et, dans une terrible ellipse, donnait toute l'histoire de sa vie, son poing se ferma, les plis de son front se creusèrent, son œil se porta sur ses hommes dont la carabine n'avait pas dévié et fit ensuite le tour de l'assemblée; mais il finit par se porter sur Sara, et aussitôt, changeant de visage et de parole :

— Et pourtant, s'écria-t-il, quoiqu'un sourire de dédain semblât attendre au passage les mots qu'il voyait venir en quelque sorte. — et pourtant, une fois je me suis bien conduit, comme disent les mères de bonne maison. Quand Mathilde et Struensée durent succomber sous la haine de leurs ennemis, quand la partie si bien et si long-temps jouée fut en-

fin perdue pour le docteur-homme d'état... écoutez ceci, monsieur Mesmer!... j'allai en Danemarck, c'était mon tour! ma revanche était juste. Eh bien! je ne l'ai pas prise... Struensée n'était plus fort, j'eus pitié de lui. Marie-Julie m'attendait pourtant! ce fichu, cette frêle écharpe, ce don d'amour donné dans une heure folle, je le tenais! en le montrant, il suffisait à raffermir l'esprit indécis des juges, à excuser Rantzau, à faire dire à la tourbe qui suit la brise de cour : on a bien fait!... Eh bien! ce fichu, je ne l'ai pas livré... le voilà!

En disant ces paroles, Muller tirait l'écharpe de Mathilde de sa ceinture et la montrait.

— Voilà enfin un acte de vertu, n'est-ce pas? continua-t-il, s'adressant plus particulièrement à Mesmer... Oh! il paraît qu'il faut en avoir l'habitude, pour que la vertu profite!... Pour cette belle action, mon maître! il m'a fallu subir l'abandon de la douairière, la haine d'un homme puissant... A l'arrivée, j'étais Muller l'officier, Muller le réhabilité, Muller le fidèle!... J'ai refusé mes preuves... Là haut les chérubins on chanté ce jour-là pour moi, n'est-ce pas?... mais ici bas, j'ai été aussitôt Muller l'assassin, Muller le chassé et bientôt Muller le vagabond, le nomade, et plus tard... Pierre-le-Tueur!

Ici Muller fit une pause, ses yeux flamboyèrent, son visage devint terrible, mais il le

couvrit de ses deux larges mains. Quand il les retira, ses traits avaient repris leur calme et leur hauteur.

— Et maintenant, je n'ai plus rien à dire qu'un mot que je prononcerai pour elle au fond de mon âme, dit-il en montrant Sara. Un autre, auquel vous obéirez à vos risques et périls, messieurs! et, s'il vous plaît, un troisième, qu'entendront ceux qui sont là-bas si solides à leur poste et qui m'ont été si fidèles.

Alors Pierre se recula de quelques pas; l'officier et le commandant firent un mouvement pour le suivre, mais le canon des cara-

bines de chaque flibustier suivit le front qu'il avait toujours tenu.

Personne ne bougea plus.

— Pardon ! dit en lui-même Pierre, lequel s'agenouilla devant Sara, pensant qu'il était vu d'elle.

— Plus loin, messieurs ! cria-t-il ensuite d'une voix forte à ceux qui étaient trop près de lui.

Aussitôt l'espace se fit plus grand.

Le Tueur, alors, était adossé à la muraille, isolé et à l'abri des soldats. Il saisit avec v

vacité l'écharpe de Mathilde qu'il tenait encore, la plia; puis, l'appliquant sur ses yeux comme un bandeau, il l'assujétit.

Ensuite, avec une voix qui retentit et fit tressaillir chacun :

— Feu! dit-il.

Par un brusque mouvement, les hommes de la troupe du Tueur avaient détourné la direction de leur arme... Six balles sifflèrent. Pierre tomba.

Pendant le tumule occasionné par cet événement imprévu, les deux médecins coururent; ils cherchèrent où les balles avaient

frappé et s'il restait encore un souffle de vie. Dans cette exploration, le bras nu du Tueur fut vu de tous.

— Hasard! dit le médecin de Wald-Hust, moins parce qu'il avait ce mot sous les yeux qu'en pensant à toutes les preuves qui lui avaient été données et à tous les faits qui venaient de se passer.

— Espérance ! dit Sara, qui dormait toujours du sommeil magnétique et qui, au moment où un grand coupable venait d'expirer, lisait peut-être plus haut que la terre.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

Dans la lettre qui sert d'introduction au DOCTEUR ROUGE, l'auteur croit avoir assez dit qu'il n'engageait pas sa responsabilité au delà des limites du conte. Toutefois, sans prétendre faire une œuvre de prosélitisme, il n'a pas renoncé à la pensée que son drame pouvait provoquer l'examen. Bien ou mal, depuis plusieurs années le roman traite les questions sociales; il a de tout temps traité les questions de mœurs. Pourquoi ne viendrait-il pas en aide à la science? Tel qui, dans un traité, repousse les vérités inédites, y réfléchit au passage en lisant un roman; le roman n'est-il pas en quelque sorte la parabole des temps modernes? Unis ou séparés, le magnétisme et le somnambulisme mettent sur la voie des plus importantes solutions. Admis avec toutes les conséquences que les magnétiseurs essaient d'en tirer, c'est avoir hardiment soulevé le voile qui couvrait bien des mystères. On peut donc pardonner à l'auteur d'appuyer un simple travail d'imagination, de notes qui pourraient paraître trop sérieuses, hors de leur lieu, et surtout s'engager trop avant dans la question métaphysique.

NOTES.

(1) Quelle est en effet cette faculté de divination, et à quelles hautes questions touche-t-elle? En supposant le somnambulisme prouvé et prouvés aussi les phénomènes qui semblent en être la suite, il y a une explication probable à donner. L'avenir du somnambule n'est pas tout ce qui arrivera, mais les résultats présumés d'un événement dont la racine est déjà dans un fait qui précède. Sans doute, et ceci sert à mieux faire comprendre notre pensée, les somnambules ont une sorte de vue à de grandes hauteurs. Ainsi le voyageur ne voit sa route que jusqu'à la courbe du buisson

l'oiseau perché sur l'arbre voit plus loin et sait quelle rencontre l'homme qui marche fera tout à l'heure; l'épervier, qui plane sur l'oiseau et sur l'homme, voit jusqu'au bout du chemin, et pour lui l'aventure qui n'est pas encore s'avance, pour ainsi dire. L'avenir du somnambule n'est pas l'avenir proprement dit, mais son regard se déploie sur de plus longues perspectives : ce sont, si l'on veut, les sens exaltés au oint multiplié du télescope. Ceci laisse donc intacte la question du libre arbitre. Le libre arbitre est la fantaisie du voyageur sur cette route dont nous parlons. Ici il cueille une fleur, là un fruit ; ici il jette une obole au mendiant qu'il rencontre; plus loin, sous l'arbre où l'oiseau chante, il aperçoit quelque Eve souriante. Il peut s'arrêter ou passer outre. C'est sans doute cela qui est compté.

VUE A DISTANCE.

(2) « Les acteurs de l'anecdote suivante ne sont plus de ce monde ; je la tiens de l'un d'eux dans un entretien confidentiel. L'épouse d'un colonel de cavalerie était somnambule, son mari la magnétisait, et, dans le cours du traitement, une indisposition le contraignit à se faire aider par un autre magnétiseur, officier au même corps. Cela ne dura que huit ou dix jours.

» Quelque temps après, dans une séance magnétique, le

mari ayant mis sa femme en somnambulisme, celle-ci s'écria en parlant de l'officier : « Le malheureux !... je le vois... il veut se tuer... il est à ***, il prend un pistolet ; courez vite ! »

» L'endroit indiqué était à une lieue. On monte à cheval sur-le-champ ; mais on n'arriva que pour relever un cadavre, le suicide était consommé. »

CHARDEL. (*Esquisse de la nature humaine.*)

(3) « Que les matérialistes nient les phénomènes du somnambulisme et de l'extase, cela ne nous étonne point; car par cela seul que l'âme des magnétisés lucides exerce ses facultés sans le secours apparent de la matière, et que, tandis que celle-ci est réduite à un état de mort instantanée, celle-là, au contraire, acquiert un surcroît de force et de puissance, à tel point qu'elle peut voir et connaître ce qui est à des distances illimitées du corps auquel Dieu l'a temporairement liée; leur système serait écrasé même à leurs propres yeux ; certes, en acceptant le magnétisme et ses conséquences réelles, l'on renverse le matérialisme et toutes les fausses doctrines aussi affligeantes. »

RICHARD. (*Traité du Magnétisme animal.*)

» Le docteur Georget, qui avait prétendu que le magné

tisme ne méritait pas d'être réfuté, tant que les magnétiseurs ne viendraient pas opérer au milieu des académies, fut néanmoins convaincu par les expériences de l'Hôtel-Dieu, et plus tard, en publiant sa *Physiologie du système nerveux*, il consacra un chapitre à une exposition des phénomènes du somnambulisme, et constata la vue intérieure et l'oubli au réveil . . . .

. . . .

Georget est mort trop tôt : par son testament, il rétracte tout ce qu'il a pu dire et imprimer avant sa conversion. *Le somnambulisme*, dit-il, *ne me permet plus de douter de l'existence en nous et hors de nous d'un principe intelligent, tout à fait différent des existences matérielles.* Mais il voulut que cette déclaration ne fût publique qu'après sa mort, alors qu'on ne pourrait plus douter de ses intentions et suspecter sa sincérité. »

GAUTHIER. (*Introduction au magnétisme.*)

« Lorsque la vieillesse amène la fin d'une existence honorable, la mort est plutôt paisible et solennelle que triste et douloureuse. J'en puis citer un exemple : Une femme de quatre-vingt et quelques années gisait sur son lit ; les médecins s'étaient retirés, car l'état de la malade n'offrait plus de ressource, c'étaient les derniers efforts de

a nature expirante. Une somnambule que je magnétisais, consentit à en être témoin ; elle s'approcha dans un recueillement religieux et reconnut que la vie commençait à se détacher du corps : le travail se faisait dans les plexus ; elle le facilita en magnétisant doucement. Quand la vie spiritualisée se fut dégagée de ce premier lien, elle se réunit au cerveau, et bientôt après, l'âme l'entraîna comme un voile lumineux qui l'enveloppait. . . . .

. . . .

Je demandai à ma somnambule comment elle avait vu l'âme qui venait de quitter ce monde ; elle me répondit qu'elle n'en avait éprouvé aucune sensation par l'intermédiaire de ses organes dont l'affectibilité n'en pouvait pas recevoir d'impressions, mais qu'elle l'avait sentie spirituellement d'une manière positive, qu'aucune expression connue ne pouvait rendre. »

CHARDEL. (*Esquisse de la nature humaine.*)

